

# LEÇONS SUR LES GUERRES PUNIQUES <sup>(1)</sup>

## I. — LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

MESSIEURS,

L'insigne honneur, qui m'a été offert, au nom du Collège de France, par le grand helléniste qui le dirige, de parler à Paris, dans cette maison célèbre depuis des siècles par la science de ses maîtres qui ont illustré leur patrie et l'humanité, est sans aucun doute la plus grande récompense qui ait pu m'échoir, au cours d'une carrière déjà longue. Mais si cet honneur est grand pour moi, d'autant plus vives sont ma préoccupation et ma crainte. Ma préoccupation est de dire peut-être des choses de peu de valeur ou, tout au moins, au-dessous de votre attente ; ma crainte est de ne pas les dire comme il faut, dans votre admirable langue, qui, non seulement de la part de ceux qui font profession de lettres, mais de la part de tous ceux qui s'occupent d'études, demande la précision et l'élégance du style.

En ce moment, pendant que je vous remercie de tout cœur de votre hospitalité, je vous prie de m'excuser si quelque expression s'éloigne de l'exquise harmonie de votre langue. Veuillez considérer au contraire que moi, italien, né précisément au pied de ces Alpes qui nous séparent politiquement, j'ai accepté votre bienveillante invitation pour affirmer *pro virili parte* ces sentiments de soli-

---

(1) Conférences faites au Collège de France en novembre 1924 par M. Ettore Pais, professeur à l'Université de Rome.

darité et de fraternité, qui à travers les événements d'une très longue histoire unissent nos deux nations. J'espère en effet qu'elles seront toujours unies pour suivre la route qui aboutit à la solidarité latine, à la grandeur civile et au progrès du savoir.

\*  
\*\*

Le sujet de ces trois conférences, ce sera la période des guerres puniques. Je n'aurais pas choisi un sujet si généralement connu et si discuté et sur lequel le troisième volume de *l'Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, de votre collègue M. Gsell, a répandu une si claire lumière, si M. Gustave Glotz, l'illustre professeur de la Sorbonne, par une marque de confiance et d'amitié qui m'a touché et dont je suis heureux de le remercier ici publiquement, ne m'avait invité l'année dernière à exposer l'histoire de ces guerres, en un volume qui fera partie d'une histoire du monde ancien, écrite par les savants français.

Cette honorable charge m'a donné l'occasion de fixer encore une fois mon attention sur ce sujet. Je ne vais pas vous exposer cependant les fruits de recherches analytiques, qui ne peuvent pas être absentes dans un livre dans lequel chaque affirmation est documentée, mais qui ne me semblent pas à leur place dans des conférences d'une portée générale.

Je me bornerai au contraire à vous présenter des considérations sur les causes et les conséquences des guerres puniques, c'est-à-dire sur l'époque la plus glorieuse du peuple romain.

Déjà Sénèque et Juvénal se moquaient des maîtres d'école qui, de leur temps, discutaient sur Annibal et la deuxième guerre punique. Ces débats répétés à travers les siècles ont été repris de nos jours par une pléiade d'écrivains qui, avec des buts différents, ont critiqué les narrations des anciens.

Il est donc difficile de dire des choses nouvelles et je ne

prétends en aucune façon y réussir. J'ai seulement l'intention de vous exposer, sans préventions d'école et sans canons critiques préétablis, les pensées qui me sont venues à l'esprit en lisant les pages immortelles de Polybe et de Tite-Live et en les comparant aux autres versions que les anciens ont données de ces événements. Qu'on ne me vienne pas faire un reproche si j'accepte des données que la critique moderne, et en particulier celle des Allemands, a repoussées en les taxant de fables ou de falsifications. Je me défie des traditions anciennes quand elles relatent des détails sur des époques pour lesquelles les témoignages écrits manquaient ou étaient très rares, mais je crois qu'il serait imprudent, sans l'astreinte de preuves formelles qui s'y opposeraient, de montrer un scepticisme excessif en face des déclarations explicites d'anciens historiens dignes de foi.

Et quand je considère la facilité avec laquelle quelques modernes taxent de rhétorique ce que les anciens racontent à propos d'illustres personnages, je suis porté à me demander si ces modernes, qui jugent selon les idées de leur temps, ont une notion bien exacte de la mentalité et de la psychologie des époques qu'ils ont entrepris d'étudier.

\*  
\*\*

Les écrivains anciens qui ont narré les guerres puniques visaient avant tout à la glorification de Rome. Polybe, lui-même, qui cependant a des aperçus plus larges que les annalistes romains, en a parlé au point de vue de la politique hellénique de son temps. Les modernes ont suivi en général la même direction. L'histoire de ces guerres, pour eux, fait simplement suite aux guerres contre les Samnites et à la conquête de l'Italie.

Les guerres punico-romaines doivent être au contraire considérées comme la suite naturelle des luttes des Grecs de la Sicile et de Marseille contre les Phéniciens d'Occi-

dent. Il ne suffit pas en outre de constater que grâce à elles se posa la base de l'empire mondial des Romains ; il faut ajouter que dans l'histoire de l'humanité les guerres puniques ont la même importance que celles qui furent soutenues au Moyen-âge par les rois français et les nations latines occidentales contre les Arabes prépondérants sur la Méditerranée. La conquête de la Sicile et de la Sardaigne fut suivie de celle de l'Afrique et de l'Espagne, toutes deux occupées par les Carthaginois, colons des Sémites de Tyr, de la même façon que l'œuvre des Carolingiens fut continuée par les Croisades, par l'empire latin d'Orient et par le commerce des républiques italiennes.

Soit à l'époque des Scipions, soit à celle des Carolingiens, comme à Poitiers, à Zama, le sort de la guerre décida si c'était la civilisation des Ariens ou bien celle des Sémites qui devait dominer en Europe. D'autre part l'histoire mondiale de Rome n'est que la suite de celle de Syracuse et de Marseille, qui depuis de longs siècles avaient lutté avec ténacité pour empêcher l'expansion commerciale et politique de Carthage.

\*  
\*\*

La longue lutte entre l'élément phénicien et l'élément grec, entre l'élément punique et l'élément latin, qui finit en l'année 146, par la destruction de Carthage elle-même, durait depuis plus de six siècles. Elle avait commencé au huitième siècle, quand les Grecs de Chalcis et de Corinthe, au début de leur colonisation de la Sicile, entrèrent en lutte avec les Phéniciens qui en occupaient les côtes occidentales. Cette lutte devint plus aiguë, au sixième siècle, quand les Phocéens et les Samiens, non contents d'explorer l'Adriatique et les côtes de l'Etrurie, s'avancèrent jusque dans la Sardaigne, la Corse et la Provence, fondèrent Velia, Alalia, et Marseille, entourée d'une série de colonies florissantes.

Les Grecs de la Sicile rivalisaient avec les Phéniciens établis en face d'eux sur la côte de l'Afrique septentrionale, Marseille dépassant les côtes des Pyrénées, civilisait celles de l'Espagne. C'était une menace pour Tartesse elle-même, et pour sa voisine Gadès, riche par son commerce de l'or, de l'argent, du bronze et de l'étain.

C'est dans l'énergie suscitée par la concurrence des éléments grecs que l'on doit chercher l'origine de la puissance de Carthage, une des fondations de Tyr, qui, après avoir pris la direction des intérêts et des forces Phéniciennes de l'Afrique septentrionale, s'allia avec les cités de l'Etrurie Maritime. Ces dernières aussi se trouvaient sous la menace de la concurrence et de la hardiesse des navigateurs et des commerçants grecs. La bataille d'Alalia, qui eut lieu vers l'an 534 avant Jésus-Christ dans les eaux de la Sardaigne, est la première victoire, qui nous soit connue, de l'alliance Punico-Etrusque. C'est en quelque sorte le premier chaînon de ces guerres qui furent ensuite poursuivies avec ténacité par Marseille, par Syracuse et enfin par Rome, qui, d'après la tradition recueillie par Trogue Pompée, aurait été amie des Marseillais dès le sixième siècle avant notre ère, c'est-à-dire dès l'époque des Tarquins.

La série de ces événements ne nous est pas connue. Marseille eut une civilisation semblable à celle des Grecs de la Sicile. Elle fut florissante par ses lettres et son commerce. Mais son histoire ne nous est pas parvenue. Quelques phrases de Thucydide et de Justin, des vers d'Avienus nous permettent cependant d'en comprendre et d'en reconstruire une partie ; d'une manière assez vague toutefois et dans les grandes lignes.

Les commerçants marseillais, qui par terre poussèrent leurs conquêtes jusqu'au fond de la Bretagne, civilisèrent presque toutes les côtes de la Méditerranée, de l'Espagne et explorèrent la Sardaigne elle-même.

La tradition qui nous est parvenue est incomplète, non

seulement en ce qui concerne les événements politiques et militaires entre les Marseillais et les Carthaginois, mais encore au sujet des liens qui durent unir entre elles Syracuse, Marseille et les autres cités phocéennes de la Gaule et de l'Espagne. C'est déjà beaucoup qu'une harangue de Démosthène nous permet d'établir comme un fait certain que des bateaux de Marseille, arrivés à Syracuse, après avoir côtoyé l'Italie, se dirigèrent vers Athènes, chargés de grain sicilien. Les rapports entre la métropole asiatique, Phocée, et sa colonie, Marseille, ne furent jamais interrompus. Le fait que les Romains, après la prise de Veies, placèrent dans le trésor de Marseille à Delphes leur don offert à Apollon (396 avant Jésus-Christ) nous montre que les commerçants marseillais eurent des rapports continuels avec la Sicile et les côtes de l'Italie, où se trouvait aussi la colonie phocéenne de Vélia.

Les monnaies d'Emporiae, ville phocéenne au pied des Pyrénées, nous révèlent, elles aussi, l'efficacité du commerce et de l'art de Syracuse. Il n'est pas admissible du reste que dans les deux siècles pendant lesquels se déroulèrent des guerres continuelles entre Syracuse et Carthage, les Marseillais aient été des spectateurs impassibles. S'ils n'ont pas envoyé des forces navales aux Syracusains, ils surveillèrent cependant les opérations. Ils ne pouvaient que tirer profit des victoires des Italiotes contre l'ennemi commun. Le silence de la tradition, si pleine de lacunes sur ce point, n'infirme en rien la valeur de nos observations. La mention qui nous est faite des secours que les Tyrrhéniens et les Campaniens envoyèrent aux Syracusains durant la seconde expédition athénienne se trouve isolée et presque fortuite.

De même il faut considérer comme fortuit et isolé le témoignage suivant lequel les Phocéens de l'Italote Vélia envoyèrent les secours de leur flotte en Sicile, portant intérêt eux aussi à la lutte des Grecs contre Denys l'Ancien.

En un mot, entre les Phocéens de la Provence, les Ita-

liotes et les Siciliotes, il y eut assurément des rapports internationaux. Nous ne sommes pas en état d'en retracer les vicissitudes et les différents aspects ; mais le phénomène général qui a échappé, à ce que nous pouvons voir, aux historiens de l'ancienne Sicile, est cependant évident, et porte en soi une signification politique qui mérite d'être mise en lumière.

Avec ces données et d'autres semblables, il serait imprudent de chercher à reconstruire toute une période historique. Elles suffisent cependant à nous faire comprendre que la tradition qui nous est parvenue passe sous silence une série de faits qui eurent une importance primordiale.

Nous possédons des données plus étendues, sinon très complètes, sur la Sicile. Dans leurs lignes essentielles nous connaissons les longues luttes soutenues par les Syracusains, de Gélon à Denys, de Timoléon à Agathocle, pour chasser les Carthaginois de la Sicile et pour empêcher que la civilisation sémitique n'atteignît le but que les Arabes devaient atteindre un millier d'années plus tard.

Et on ne visa pas seulement à cela. Le Syracusain Agathocle entreprenait en l'an 310 cette admirable expédition en Afrique qui, plus tard, devait être tentée de nouveau par Atilius Régulus et finalement par Scipion. C'est une des entreprises les plus courageuses et les plus hardies de l'histoire ancienne. Elle fait pendant à celle d'Alexandre le Grand, qui, à ce qui nous semble probable, en fut l'inspirateur. Et elle nous fait aussi penser à celle de Napoléon en Egypte.

Scipion l'Africain ayant été interrogé sur les capitaines qu'il considérait comme les plus hardis et les plus prudents, répondit : Les Syracusains, Denys et Agathocle. Scipion s'y connaissait : il était leur continuateur.

Ces Africains et ces Espagnols, qui, sous le commandement d'Annibal, après les victoires remportées sur les légions romaines au Trasimène et à Cannes, incendièrent les villes de la Campanie, reconquirent Agrigente et mi-

rent à feu et à sac les terres de l'Italie et de la Sicile, furent les fils et les continuateurs de ces autres Espagnols et Africains, qui, sous les généraux carthaginois, combattirent pendant plusieurs siècles contre les armées de Gélon, de Denys, de Timoléon et d'Agathocle. Ce furent les mercenaires africains et espagnols qui incendièrent et détruisirent les villes florissantes de Sélinonte, d'Agrigente et d'Himère.

\*  
\*\*

Nous nous abstenons naturellement de rappeler les épisodes particuliers de ces luttes tenaces, mais il n'est pas inopportun d'examiner les raisons pour lesquelles ni les Grecs de Marseille, ni ceux de la Sicile ne réussirent à vaincre leur puissante rivale punique.

Ces raisons furent nombreuses ; une d'entre elles, ce fut l'ample extension du commerce de Carthage et de ses comptoirs, et par conséquent le nombre prépondérant de ses vaisseaux. Carthage, située dans une admirable position, au milieu pour ainsi dire de la côte qui va de la Phénicie à l'Atlantique ; alliée de Tyr, sa métropole, et de Cadix, que nous pourrions appeler sa sœur ; en relation de commerce avec toutes les côtes de la Méditerranée, arriva en assez peu de temps à une singulière perfection navale et obtint assez vite une puissance étendue.

Si l'on examine les vicissitudes de la lutte obstinée qui a duré plus de deux siècles contre les Grecs de la Sicile, il apparaît clairement que les Syracusains ne furent jamais supérieurs, malgré la hardiesse et le génie de leurs chefs, et leurs relations commerciales qui cependant exigeaient de nombreux navires. Leurs victoires navales étaient presque toujours contrebalancées par de nouvelles victoires et des invasions maritimes des Puniques. A la destruction d'une flotte, les Carthaginois répondaient par d'autres flottes rapidement terminées. Les navires puniques étaient toujours supérieurs par la vitesse et par les

progrès techniques de leur construction. Cela se vérifia dès le début des guerres Punico-Siciliennes et souvent aussi au temps des guerres Punico-Romaines.

Pendant la première guerre entre Carthage et Rome, les cités maritimes de l'Italie grecque ne possédaient que des trirèmes, tandis que les Carthaginois gréaient de nombreuses flottes de navires rapides à cinq bancs de rames. Vous n'ignorez pas la tradition des anciens : les Romains, dit-elle, ne purent à la fin tenir en échec les Carthaginois qu'après s'être emparés d'un de leurs navires dont ils se servirent comme de modèle. Nous devons complètement ajouter foi à ce fait. De nos jours la marine anglaise, avant de faire couler la flotte allemande, n'en examina-t-elle pas attentivement les détails et le perfectionnement technique ?

\*  
\* \*

L'immense étendue des trafics carthaginois, de la Syrie jusqu'au détroit de Gibraltar, le riche matériel, comme la poudre d'or et l'ivoire, qu'on tirait du centre et des côtes de l'Afrique, la mirent en mesure de disposer de grosses sommes d'argent. Une partie de celles-ci fut employée à embellir la ville et surtout à l'entourer de ces formidables fortifications, grâce auxquelles elle put longuement résister à Agathocle, aux mercenaires et aux Romains. Une autre partie fut employée à cultiver d'une manière intensive le territoire. Une partie très notable, et peut-être la plus grande, Carthage l'employa à construire des arsenaux et à apprêter des navires, à créer des flottes nombreuses et puissantes, et à recruter des mercenaires.

Les milices formées de citoyens ne manquèrent pas. On en fait souvent mention et on affirme qu'elles combattirent vaillamment. C'était cependant une minorité. Les luttes que Carthage engagea en Sicile, en Afrique, en Espagne, plus tard en Italie, furent soutenues par des mer-

cenaires recrutés dans tous les pays où Carthage avait des comptoirs, des colonies, du commerce.

Dès l'année 480, c'est-à-dire dès l'époque de la bataille d'Himère en Sicile, gagnée par Gélon de Syracuse et Hiéron d'Agrigente, on vit pour la première fois des mercenaires : Africains, Ibères, Elysiens (c'est-à-dire Ligures de Provence), Sardes et Corses. A ceux-ci plus tard se joignirent des Etrusques, des Gaulois et des Samnites. Ils ne combattaient pas pour la patrie, comme plus tard les légions romaines formées de citoyens, mais plutôt par amour du lucre.

Mais la férocité originelle des populations primitives et l'espérance d'un riche butin qu'on trouverait dans les villes mises à sac faisaient d'eux des soldats intrépides.

A vrai dire aussi, en Sicile, la prospérité commerciale et le relâchement des mœurs ayant affaibli assez tôt les qualités militaires innées aux races grecques, les chefs de Syracuse et d'Agrigente employèrent des troupes mercenaires. Mais ni Denys, ni Agathocle ne disposaient des moyens financiers qu'avait leur rivale.

De la Libye, Carthage tirait cette impétueuse cavalerie numide, qui, par son habileté à envelopper les masses centrales des combattants et à poursuivre les fuyards, donna à Annibal la supériorité dans les guerres d'Italie. Cette même cavalerie, grâce à Massinissa, contribuera puissamment à la ruine de Carthage elle-même. Du centre de l'Espagne descendaient vers les côtes ces terribles fantassins qui se signalèrent à la destruction de Sélimonte, d'Himère, d'Agrigente, et qui, à la Trébie, à Cannes, et, plusieurs siècles après, à Ravenne firent preuve de leur valeur. Certes, il est vrai qu'en plusieurs combats les mercenaires grecs se montrèrent bien supérieurs aux autres, grâce à leur armement et à leur art de combattre, mais Carthage, avec son argent, sut vite les débaucher.

Dès le temps de Denys, au siège de Motye, jusqu'à l'époque d'Agathocle, disons même jusqu'à celle d'Annibal,

d'habiles généraux et des soldats grecs combattirent pour la ville punique. Les mercenaires grecs offraient désormais leurs bras à tous les états civilisés ; ce n'est donc pas un fait extraordinaire ou spécialement remarquable si Carthage, réduite aux dernières extrémités par les victoires d'Atilius Regulus, fut sauvée grâce à l'habileté du spartiate Xanthippe.

\*  
\*\*

Des raisons de suprématie sur mer et de prépondérance financière ne suffisent pas à expliquer le succès des cités puniques contre les Grecs de la Sicile et de la Provence. La cause fondamentale de ce succès doit être recherchée plutôt dans la conformation du terrain et dans la position de chacune des trois villes qui rivalisaient pour la primauté de l'Occident.

Syracuse avait un port excellent, et la soumission des villes doriennes, ses voisines, comme Leontini, ville riche en champs fertiles, la dotait d'un territoire suffisant au ravitaillement de ses armées. Syracuse cependant, et les autres cités grecques, quoique capables de se défendre par terre contre les invasions des Carthaginois, ne purent faire face à un ennemi bien autrement dangereux. La Sicile, séparée de l'Italie par un bras de mer très étroit, ne se trouve pas du tout dans les mêmes conditions que l'Angleterre. La comparaison entre l'histoire de ces deux pays, faite par Freeman, un des principaux historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, n'est pas toujours exacte. Sans doute l'Angleterre fut attaquée par mer par les Danois, les Anglo-Saxons et les Normands qui habitaient des régions trop inhospitalières : mais en aucune époque, les Gaulois ou les rois de France n'ont eu comme but unique et permanent de leur politique nationale la conquête de l'Angleterre : l'Espagne, l'Italie et la grande vallée du Danube, offraient de bien plus larges compensations aux hordes envahissantes des guerriers gaulois. D'autre part l'exten-

sion territoriale de l'Angleterre, unie à l'avantage de sa position insulaire, a permis de tout temps à ce pays d'assurer son individualité et son développement politique.

Le cas de la Sicile était bien différent. Son extension territoriale était assez restreinte en comparaison de celle que présentait la péninsule italienne avoisinante. Le mouvement vers les pays plus chauds et plus fertiles du Sud, phénomène assez commun en tous temps et en tous lieux, poussait naturellement les nombreuses peuplades italiennes, pauvres et hardies, de l'Apennin central et méridional vers la fertile Sicile qui n'était protégée que par un bien petit détroit.

A l'époque la plus ancienne, au commencement des navigations helléniques, ce détroit auquel s'attachaient les effroyables légendes de Charybde et de Scylla, passait pour être très dangereux. En réalité en aucun temps, il n'opposa la moindre résistance à ceux qui en tentèrent le passage.

Dès l'époque la plus ancienne, et pendant tous les temps qui suivirent, la Sicile fut envahie par les populations italiennes depuis les Ausoniens, les Opiques jusqu'aux Samnites de la Campanie et jusqu'aux Mamertins. L'argent des tyrans de Syracuse comme celui des Carthaginois les attirait comme mercenaires. Plus tard, quand Rome commença la première guerre punique, une grande partie de l'île était tombée déjà au pouvoir des fières populations Campano-Mamertines, qui les aidèrent souvent à raffermir la conquête. Syracuse, la Sicile, n'étaient pas en état de s'opposer toutes seules à Carthage ; et encore moins pouvait s'opposer à Carthage la florissante Marseille.

\*  
\*\*

Au point de vue du territoire, Marseille présentait une certaine analogie avec Carthage. Toutes les deux disposaient d'un bon port parmi des populations indigènes. L'inimitié de quelques tribus libyques nomades contre la

cité punique trouvait aussi une certaine analogie dans l'hostilité des Ligures contre la ville phocéenne. Cependant quelle différence ! Au Sud de Carthage et des fertiles territoires de la Zeugitane et de la Byzacène, il y avait le désert, et des populations sauvages qui ne devaient, ni alors, ni dans la suite, constituer de puissantes unités politiques dangereuses pour leurs voisins. Marseille, au contraire, malgré les richesses amassées par le commerce, ne pouvait pénétrer amplement par des colonies dans le territoire intérieur des régions indomptées de l'Espagne, et il lui était même impossible de résister aux vigoureuses attaques des guerriers gaulois. Marseille, ville commerçante, donne pour but à sa politique d'atténuer le dommage de ces invasions périodiques. Si sa civilisation raffinée ne réussit pas à transformer le caractère déloyal et féroce des Ligures, qui la harcelaient encore vers la moitié du deuxième siècle avant Jésus-Christ, elle réussit cependant à conquérir l'âme des forts et généreux Gaulois. Ces derniers finirent par devenir ses amis et lui rendirent possible le commerce jusque vers les côtes de la mer du Nord.

Au point de vue géographique, Carthage était cependant infiniment supérieure. Elle n'avait pas d'ennemis à craindre par derrière. Les Numides, qui l'entouraient, la harcelaient, la molestaient sans doute dans son expansion territoriale, mais ils n'étaient pas de force à causer de graves préoccupations à une ville protégée par des fortifications insurmontables, et qui, par la mer, pouvait se procurer ses vivres et ses richesses.

\*  
\*\*

La lutte, commencée dès le huitième siècle en Occident entre les Grecs et les Phéniciens, finissait au troisième siècle par le triomphe de Carthage. L'expédition d'Agathocle exprimait le génie d'un grand condottiere plus que la puissance de Syracuse.

L'état Syracusain avait déjà atteint l'apogée de sa puissance au temps de Denys, quand la flotte syracusaine s'était avancée jusqu'à l'Illyricum parmi les Vénètes, et dans la mer Tyrrhénienne jusqu'aux côtes de l'Etrurie et de la Corse. Il avait atteint sa plus haute splendeur au moment où le tyran fut en état de disposer de dix mille fantassins, dix mille cavaliers et quatre cents navires de guerre.

Cependant, même alors, à l'époque de sa plus haute puissance, quand Denys s'alliait aux Gaulois qui avaient brûlé Rome, et fondait des colonies parmi les Vénètes et dans les îles d'Elbe et arrivait jusqu'à la Corse, Syracuse ne réussissait pas à conserver les villes grecques situées dans la Sicile occidentale. La moitié de l'île tombait de nouveau au pouvoir des Puniques.

Dans les années qui suivirent la mort de Denys l'Ancien, les Carthaginois étendirent de plus en plus leur domination. Le Corinthien Timoléon ne réussit à leur prendre qu'un certain nombre de villes et de districts, et Agathocle lui-même, comme plus tard l'Epirote Pyrrhus, ne réussit pas à chasser définitivement ces ennemis si détestés. L'avenir semblait leur appartenir. Il leur échappa néanmoins.

En effet, depuis le milieu du quatrième siècle, au temps de Timoléon, une génération avant l'avènement d'Agathocle, il s'était formé dans le centre de l'Italie une remarquable puissance : Rome, après s'être relevée de l'invasion et des assauts successifs que lui avaient livrés les Gaulois, réussissait à conquérir une bonne partie de l'Etrurie méridionale. Elle avait subjugué les Latins, et les avait groupés autour d'elle en une puissante confédération. Grâce à l'aide qu'elle portait aux Campaniens, elle exerçait une véritable domination sur la région la plus riche de l'Italie méridionale. Elle commençait avec la race samnite ce terrible duel qui, après soixante-dix ans de luttes incessantes, devait amener l'intervention de

Pyrrhus, la soumission de Tarente et des cités grecques de l'Italie. Et ainsi elle venait d'elle-même au contact de la Sicile et des Carthaginois.

\*  
\* \*

Dans l'héritage des Etrusques, Rome avait trouvé le traité d'alliance qu'ils avaient conclu avec Carthage, et elle commença par le renouveler. Mais, en même temps, elle tendait à se substituer aux Grecs dans leur résistance acharnée aux prétentions puniques. Tandis, en effet, que Marseille, qui, distancée en Espagne par les Carthaginois, laissait rétrograder son influence de l'embouchure du Guadalquivir au Cap de la Nao, et Syracuse, où Hiéron II s'efforçait vainement de ressusciter la puissance d'Agathocle, étaient en train de descendre au second plan, Rome s'élevait au premier ; un jour vint où, par une marche logique, elle dut reprendre leur rôle à l'égard de la Métropole africaine. Successeurs des Etrusques et adversaires de Pyrrhus, les Romains avaient pactisé avec Carthage. Protecteurs des Grecs et vainqueurs du roi d'Épire, ils passèrent à l'hostilité déclarée contre elle. Alors la première guerre punique éclata, comme la suite naturelle des guerres punico-sicules commencées dans les premières années du cinquième siècle sous Gélon de Syracuse.

\*  
\* \*

La première guerre punique, qui dura presque un quart de siècle, marqua une nouvelle direction dans l'histoire des événements humains, et ouvrit la période de ces luttes gigantesques qui, dans le cours de cinquante-quatre ans, comme déjà le faisait observer Polybe, devaient assurer aux Romains la prépondérance, et plus tard l'entière domination sur les pays baignés par la Méditerranée.

Les brillantes victoires d'Alexandre avaient fermé le

cycle de l'histoire de la Grèce proprement dite, et elles avaient marqué le début du triomphe de l'Hellénisme en Orient et en Occident. A cause des longues et tenaces victoires romaines, l'Hellénisme se trouvait à son tour subordonné aux races latines, et la civilisation punique était destinée à laisser seulement de faibles traces en Occident. Les populations encore barbares de l'Ibérie et de la Gaule, sur qui Marseille et Carthage avaient jeté les germes de leurs civilisations diverses, ou pour mieux dire, opposées, se trouvèrent elles aussi transformées par la civilisation romaine.

Tous les historiens qui ont suivi avec amour le développement de la civilisation hellénique éprouvent un sentiment de peine en lisant les pages où l'on parle de la prise de Syracuse et de Tarente, de la destruction de Carthage et de Corinthe, et ces sentiments sont d'autant plus vifs chez ceux qui, par amour des nobles idéaux humains, ont en horreur tout ce qui est le fruit de sanglantes victoires.

Inclinons-nous devant ces sentiments, et souhaitons l'avènement d'une époque où les différends parmi les hommes seront tranchés par les armes de la persuasion, de la justice et du savoir. Limitons-nous pour le moment à constater que pendant toute l'antiquité, pendant tout le Moyen-Age, pour passer sous silence notre époque, les grandes transformations politiques se sont accomplies ou ont été causées par des luttes militaires. Quel est l'homme cultivé et civilisé qui, au fond du cœur, ne désire voir surgir une ère où le devoir principal de l'historien sera de narrer les luttes soutenues à l'envi par les nations pour atteindre le plus haut idéal du progrès civil ?

Mais à l'historien des événements politiques de l'antiquité, il n'échoit — hélas — que le devoir plus modeste de retrouver les raisons pour lesquelles à travers les guerres se modifia la condition des différents états.

Si nous considérons ensuite que partout il y eut des

luttres et des batailles, et que tous les états de l'antiquité, entraînés par le besoin de se défendre ou par un désir de conquête, en vinrent aux mains, nous devons éviter de juger les Romains d'après les vues philosophiques de notre temps. Abstenons-nous de les accuser d'une déraisonnable soif d'empire.

\*  
\*\*

Un examen impartial de la politique romaine a conduit de nombreux savants à reconnaître que beaucoup de guerres, qui à première vue semblent offensives ou dictées par un insatiable impérialisme, furent au contraire imposées par les circonstances. Un savant Français de grande valeur, M. Holleaux, a mis clairement en évidence les raisons et les circonstances pour lesquelles les Romains, qui n'avaient pour but que d'empêcher des attaques sur les côtes de l'Adriatique, furent, malgré eux, obligés d'entreprendre les guerres d'Illyrie et de Macédoine, de se mêler des affaires de la Grèce et de l'Asie Mineure. Il est permis de faire des observations analogues sur les guerres puniques.

Un coup d'œil, jeté sur les conditions politiques de l'Europe occidentale dans les dix premières années du troisième siècle avant notre ère, nous montre jusqu'à l'évidence que les Romains ne pouvaient pas échapper à la nécessité d'une lutte contre Carthage.

En conséquence des luttes que nous avons ici brièvement tracées, au troisième siècle, Carthage était l'état le plus puissant de l'Occident. Ses colonies, des confins de la Cyrénaïque s'étendaient le long des côtes de l'Afrique, jusqu'à l'Atlantique et arrivaient aux plages du milieu de l'Espagne méditerranéenne ; Carthage, qui conservait d'étroits rapports avec sa métropole, Tyr, était la principale, pour ne pas dire l'unique intermédiaire entre le commerce de l'Extrême-Occident et celui de l'Orient.

Si nous laissons de côté ses comptoirs au delà du détroit

de Gibraltar, pour nous limiter aux côtes de la mer Tyrrhénienne, nous voyons qu'elle possédait la plus grande partie de la Sicile, les plaines de la Sardaigne, les plages de la Corse, l'île d'Elbe et les îles de l'archipel étrusque.

Avant que la guerre punique éclatât, elle était maîtresse d'une grande partie de l'Afrique et de l'Europe. Les indigènes espagnols, habitués depuis des siècles à lui fournir des mercenaires, reconnaissaient sa supériorité militaire sur les Grecs de Marseille et d'Emporiae, dont l'influence et le commerce avaient peu à peu diminué. De plus elle avait pour alliés les Ligures de Provence et d'Italie.

Un bateau grec ou de tout autre nation qui aurait osé s'avancer au delà de la Tunisie, de la Sardaigne, des Pyrénées, était inexorablement envoyé à fond. Même dans les traités que Carthage avait signés avec les Romains, quand ils étaient considérés comme amis, il n'était pas permis à ces derniers de naviguer et d'exercer leur commerce au delà du Beau Promontoire près de Carthage, et de celui de Mastia en Espagne, là où dans la suite devait s'élever Carthagène.

Au moment où éclata la première guerre punique, il n'était pas possible aux Romains de traverser le détroit de Bonifacio qui sépare la Sardaigne de la Corse, où, cependant, si nous nous en tenons à une indication du grec Théophraste, environ dix ans auparavant, ils avaient essayé de fonder une ville. Enfin il était dangereux pour eux de naviguer le long des côtes de la Ligurie italienne et de la Provence occupée aussi par les Ligures, anciens alliés de Carthage et hostiles à Marseille.

L'unique débouché qui restait libre à l'activité maritime des Romains et des autres cités étrusques et grecques baignées par la mer Thyrrhénienne, c'était le commerce vers la Grèce et l'Orient qui pouvait se faire directement à travers le détroit de Messine, ou bien en partant des côtes de l'Adriatique, où les trafics maritimes étaient centralisés et pour ainsi dire monopolisés par les Tarentins.

Peu d'années avant la guerre punique, quand Pyrrhus quitta Tarente, les Carthaginois avaient envoyé une flotte dans l'espoir de se rendre maîtres de ce port, et en l'an 264 avant Jésus-Christ, ils espérèrent de la même manière s'emparer de Messine. Après cela, il ne leur restait plus qu'à se rendre maîtres de Syracuse elle-même. Carthage allait réaliser son rêve séculaire d'avoir le monopole absolu de tout le commerce occidental et, en conséquence, la prépondérance politique.

Les Mamertins, c'est-à-dire l'élément italique maître de Messine, demandèrent des secours aux Romains. Parmi ces derniers, les uns, et particulièrement les plébéiens, avides de conquêtes et de butin, pensèrent qu'on ne pouvait pas refuser d'aider des cités de même race. D'autres, au contraire, et particulièrement les *optimates*, jugèrent déshonorant pour les Romains de prêter leur aide à des individus qui s'en étaient rendus indignes en égorgeant les habitants de Rhégium qui avaient été placés sous leur protection.

Polybe, qui, comme nous savons, représente les vues du parti des *optimates*, et qui n'hésite pas à blâmer les Romains d'avoir tiré un parti malhonnête des embarras des Carthaginois affaiblis par la révolte des Mercenaires, pour leur arracher la Sardaigne, ne prend pas la défense des Carthaginois à propos du secours fourni aux Mamertins. Quelques-uns des critiques modernes, se montrant encore plus sévères que l'historien grec, ont en cette occasion, accusé les Romains d'un aveugle impérialisme qui les aurait portés à soutenir des guerres sanglantes.

En réalité, les Mamertins attaqués par Hiéron de Syracuse étaient déjà prêts, s'ils avaient été abandonnés par les Romains, à demander l'aide des Carthaginois. Si cela était arrivé, et si Tarente était tombée aux mains des Puniques, les Romains et les villes des côtes de la Grande Grèce se seraient vu fermer les seules routes commerciales encore libres. Et la cupidité punique ne se serait pas arrêtée là !

Déjà, dans les siècles écoulés, quand Anaxilas de Rhégiùm était en lutte avec Théron d'Agrigente, et que Denys l'Ancien luttait contre Rhégiùm et les autres villes de la Grande Grèce, Carthage, intervenant dans les affaires d'Italie, avait montré son intention d'exercer sa prédominance politique et commerciale sur les côtes du Bruttium.

Grâce à la possession du détroit, la Sicile devenait le pont de passage à travers lequel les Carthaginois, atteignant un de leurs buts politiques essentiels, se seraient rendus maîtres des côtes méridionales de l'Italie.

En répondant à l'appel des Mamertins et en intervenant en Sicile, les Romains ne se laissèrent donc pas entraîner par un aveugle et insatiable impérialisme.

Cela est si vrai que, si les Carthaginois ne s'étaient pas mis en campagne pour assiéger Agrigente, les Romains n'auraient eu d'abord d'autre but que de protéger les Mamertins, dont ils étaient alors les alliés. Ils suivirent la politique qui découlait de leur action antérieure, et qu'il ne leur était pas possible d'abandonner. Comme ils exerçaient leur hégémonie et quelquefois leur empire direct sur les terres habitées avant eux par des Italiotes, ils ne pouvaient pas échapper à l'obligation d'en continuer la politique.

Les secours apportés aux Mamertins, l'intervention à Messine signifiaient simplement la défense de l'indépendance de l'Italie. Si les Romains n'étaient pas intervenus, Hiéron II de Syracuse n'était certes pas le chef destiné à renouveler les entreprises de Denys et d'Agathocle.

Les Grecs de l'Italie et de la Sicile n'étaient pas en état de poursuivre plus longtemps les luttes séculaires contre les Puniques. L'Italie méridionale serait devenue Carthaginoise.

Si, grâce à la première guerre punique, la Sicile ne fut pas subjuguée par les Sémites de l'Afrique, je ne suis pas de ceux qui s'en affligeront.

La domination romaine dans l'île a été plusieurs fois l'objet d'âpres censures. On a reproché aux Romains l'extension de leurs *latifundia*, les mauvais traitements infligés aux esclaves; qui par leurs féroces révoltes déterminèrent les répressions, également féroces, des guerres serviles. Il n'y a certainement pas là de quoi louer les Romains, mais il n'y a pas lieu d'exagérer, en s'inspirant exclusivement de ces sentiments nobles et désintéressés d'humanité, qui dans l'histoire ont été assez rarement suivis, et qui semblent plutôt la conséquence de conceptions plus tardives.

La Sicile n'aurait pas été plus heureuse, si elle était tombée au pouvoir des Carthaginois. Ces derniers auraient certainement pratiqué la même exploitation du territoire selon la méthode esclavagiste, car tel était alors le système généralement employé dans tous les états, même les plus civilisés, en Europe, en Afrique et en Asie.

Et les cruels adorateurs de Cronos qui mutilaient, aveuglaient et brûlaient vivants leur prisonniers de guerre, une fois maîtres incontestés des Siciliotes et des Italiotes, n'auraient pas exercé sur eux un empire moins dur que celui qu'ils exerçaient sur les malheureux Africains déjà sous leur domination.

Le glaive romain, ignare et brutal, ôta la vie, sans doute, au glorieux Archimède, plongé dans la solution de problèmes mathématiques, mais les Romains ne furent pas les seuls auteurs de la décadence littéraire et politique de la Sicile.

De lâches tyrans et des démagogues l'avaient jetée dans une anarchie affreuse et continue, détruisant les sentiments d'indépendance et de vie civile.

La Sicile fut sans doute gouvernée par un Verrès, dont

récemment M. Carcopino a si bien mis en relief l'oppression artificieuse et les cruelles ruses, mais Diodore, l'antique historien de la Sicile, rappelait aussi des gouverneurs romains qui avaient bien mérité de l'île.

Parmi ceux-ci, il nous est cher de rappeler Cicéron, qui fut questeur dans l'île, et qui écrivit en faveur des Siciliens ses admirables discours, insigne document de l'honneur romain, grâce auxquels il réussit à faire condamner l'oppresseur des Siciliens.

Et avec Rome ne s'éteignit point toute la lumière de culture littéraire. Après tout, c'est l'Arpinate Cicéron qui, visitant les monuments abandonnés de Syracuse, découvrit de nouveau et montra la tombe d'Archimède à ses concitoyens.

Et c'est dans les vers suaves du Mantouan Virgile que la Muse de Théocrite s'est perpétuée.

---

## II. — DÉROULEMENT DES GUERRES PUNIQUES

---

Peu d'époques de l'histoire romaine ont été l'objet de recherches aussi nombreuses que celle des guerres puniques.

Les critiques de ces deux dernières générations ont examiné et confronté les textes des anciens pour opposer et parfois pour concilier des versions divergentes. Ils ont donné tous leurs soins à résoudre d'inextricables problèmes topographiques, à déterminer les forces militaires et navales des deux adversaires et aussi à mettre en évidence les rapports qui existent entre les guerres d'Annibal et les conditions politiques de l'Orient grec.

Quelques-unes de ces recherches ont fourni des résul-

lats remarquables, mais les efforts des modernes n'ont pas toujours été couronnés de succès. Avec une excessive rigidité de méthode, on a essayé de déterminer la valeur des sources, d'en reconnaître les composantes et l'origine. Il en est résulté une littérature encombrante qui a seulement le mérite, assez discutable du reste, de présenter une ample série de reconstructions, que nous ne pouvons pas contrôler, d'auteurs perdus pour nous.

Dans beaucoup de cas, il ne s'agit que de stériles hypothèses. D'autres fois, on a tiré des conclusions qui semblent probables, à regarder les matériaux qui subsistent. On peut cependant se demander si beaucoup des hypothèses modernes resteraient encore debout, si, comme cela s'est déjà présenté, quelque nouveau fragment d'auteur ancien nous donnait la confirmation ou l'explication de quelques-unes des données traditionnelles utilisées par elles.

La critique moderne, abusant de la méthode statistique, a aussi essayé d'établir, avec une précision toute mathématique, la date des événements, la force des contingents et l'endroit précis où les marches et les batailles eurent lieu. Recherches sans aucun doute louables mais qui n'ont pas toujours tenu compte du fait que le matériel dont nous disposons est presque toujours incomplet. Si jusqu'à un certain point il nous est possible d'établir le nombre des légions, il ne nous est pas possible d'évaluer l'importance des secours apportés par les Latins et les cités alliées. Dans ce cas et dans d'autres analogues, tout en reconnaissant le mérite des écoles critiques allemandes, qui ont exercé tant d'influence sur les études de philologie et d'histoire ancienne, nous jugeons nécessaire une nouvelle révision de ces problèmes et de tant d'autres semblables. Et si nous avons été et si nous sommes encore quelquefois disposés à mettre en doute la valeur de la tradition antique pour les temps très anciens, pour lesquels les témoignages littéraires nous font défaut, nous ne sui-

vons pas les modernes quand ils mettent en doute des assertions qui dérivent au fond d'auteurs contemporains des faits. Nous sommes encore plus loin d'accepter ces principes rigides, mais erronés, selon lesquels, quand une donnée nous est fournie par le seul Tite-Live, elle est déclarée suspecte, et selon lesquels aussi est déclaré vrai seulement ce qui provient de sources grecques, comme Polybe, lequel est réputé infaillible. On trouve des données dignes de foi même dans des sources de second ordre. Appien, Dion Cassius et Zonaras complètent et expliquent en quelque sorte les narrations de Polybe et de Tite-Live. Bien plus profitables ont été quelques-unes des recherches faites pour mettre en lumière les rapports internationaux avec l'Orient hellénique. Des critiques illustres, discutant sur des détails, qui pouvaient avoir une certaine valeur au temps de Polybe, ont parfois donné un relief excessif à des faits de l'histoire grecque qui, à la distance de nombreux siècles, dans le cadre de l'histoire générale, n'ont qu'une importance secondaire. On a laissé au contraire de côté des faits à peine esquissés dans la tradition ancienne, qui ont acquis dans le temps une remarquable signification : ceux qui cultivent l'histoire synthétique ont le devoir de les retrouver et de les illustrer.

Mais dans cette conférence je ne me propose pas de discuter les éternels problèmes de la route suivie par Annibal, de la dépendance de Tite-Live par rapport à Polybe, ni de retrouver de quelle façon et quel jour les armées romaines et carthaginoises se rencontrèrent à Cannes ou à Zama.

Je me bornerai à examiner dans les lignes générales les causes qui déterminèrent cette longue lutte, les idées politiques qui en furent l'occasion et qui la dominèrent, les raisons de l'insuccès punique et du triomphe romain, et, enfin, je montrerai brièvement les conséquences politiques qui en découlèrent.

Dans la précédente conférence, nous avons déjà examiné les conditions politiques internationales, qui déterminèrent la première guerre punico-romaine. Peut-être n'est-il pas inopportun de jeter un coup d'œil rapide sur les conditions intérieures qui transformèrent Carthage, c'est-à-dire une ville de caractère essentiellement commercial, en un état militaire et agressif.

Selon ce que nous savons, à Carthage, comme dans n'importe quelle cité commerciale, prédominait à l'ordinaire un esprit purement mercantile.

La guerre soutenue surtout avec des milices mercenaires fut considérée assez souvent comme un danger, mais c'était un instrument nécessaire pour protéger le commerce et l'argent. Pour la même raison, Carthage fut pendant longtemps un état conservateur ; le pouvoir suprême comme à Venise, comme à Gênes, fut pendant longtemps aux mains d'une oligarchie restreinte. Cependant, à cause des désastres et par l'infiltration de doctrines ou tout au moins d'idées qui venaient de l'étranger, il y naquit des mouvements révolutionnaires et il s'y forma un parti avide de conquêtes.

Le peu de temps dont je dispose ne me permet pas de m'attarder à l'examen de ce développement.

Qu'il me suffise de rappeler qu'à la fin de la terrible guerre contre les mercenaires qui dura plus de quatre ans (238 avant Jésus-Christ) Amilcar Barca, père d'Annibal, se trouva à la tête de ce parti qui, en dépit de l'aristocratie sénatoriale, lui permit d'entreprendre les grandes conquêtes espagnoles.

On connaît les ruses grâce auxquelles il atteignit à ses fins. Sachant le sort qu'on réservait à Carthage aux généraux malheureux, redoutant d'être mis en accusation à cause de l'issue des campagnes menées par lui dans la Sicile, qu'il avait cependant défendue avec tant de courage, il s'entoura d'hommes prêts à n'importe quelle scélératesse, pour s'imposer au parti qui avait la prépondérance politique dans le Sénat.

Ce dernier était dirigé par ce Hannon, auquel les Romains ne refusèrent pas le titre de Grand, bien qu'avec cette âme propre aux marchands il fût disposé à se contenter d'une paix sans gloire, mais qui eût préservé les possessions et le florissant commerce de sa patrie.

Malgré le Sénat, Amilcar partit pour la riche Espagne, et, si nous ajoutons foi à un historien ancien, il destina une partie très importante du butin espagnol au trésor public ; il se servit d'une autre partie pour corrompre par ses dons les Carthaginois les plus influents et se réserva le reste pour atteindre ses fins politiques.

Nous exposerons plus en détail dans une troisième conférence l'œuvre des Romains en Espagne ; pour le moment, nous nous bornons à remarquer que les desseins politiques d'Amilcar ne se limitaient pas à faire du butin et des conquêtes et à fonder de nouveaux centres commerciaux. Il ne visait pas seulement à dédommager Carthage de la perte de la Sicile et de la Sardaigne par un vaste empire espagnol. Des rares données de la tradition littéraire, des desseins politiques de son gendre Asdrubal et de ses fils Annibal, Asdrubal et Magon, il appert clairement que la pensée fondamentale du terrible guerrier carthaginois était de se créer pour lui-même et pour ses successeurs, une principauté militaire, qui devait par surcroît, lui permettre de renouveler la lutte contre Rome, de l'attaquer par derrière en partant de l'Espagne.

Si Amilcar Barca et ses deux successeurs avaient atteint un tel but, la monarchie militaire aurait surgi à Carthage sur les ruines de l'oligarchie sénatoriale, comme il arriva à Rome au temps de Jules César.

Des textes qui nous restent il ressort aussi que les guerres soutenues par les Romains contre les Sardes dans les années qui suivirent la paix de Catulus (en l'année 241) furent fomentées par le parti d'Amilcar qui attendait le jour de la revanche. Il résulte enfin que ce dernier souleva contre les Romains les Ligures de la Provence et ceux de la Corse.

En l'an 230, avant l'ère chrétienne, pendant que les Romains cherchaient à dompter les Ligures, ils surprirent une armée punique, qui, partie de l'Espagne, venait au secours de leurs ennemis. La supériorité des forces romaines frappa d'épouvante les Puniques. Ces derniers feignirent au contraire d'être venus leur offrir des secours qu'on ne leur avait pas demandés.

Amilcar n'était pas seulement un grand général. Habile dans les batailles rangées comme dans les embuscades et les surprises des guérillas, il était aussi un homme politique aux vues larges, capable d'entraîner après lui les masses, non moins dans les camps que dans les révoltes intérieures ; c'était le diplomate qui avait une idée claire des situations internationales et des buts à atteindre.

\*  
\* \*

Sortant victorieuse de la première guerre punique, après vingt-quatre ans d'âpre lutte, Rome n'était vraiment pas en mesure de se reposer sur ses lauriers. Deux ennemis, ou plutôt quatre, la pressaient aux flancs. Les dangers qui la menaçaient n'étaient en rien inférieurs à ceux qu'elle avait surmontés par la victoire de Lutatius Catulus aux Iles Egates.

En Orient, les pirates illyriens molestaient le commerce des côtes italiennes de l'Adriatique, et ils trouvaient des sympathies qui devinrent plus tard des appuis, auprès des souverains de la Macédoine. Déjà Cassandre et Démétrius Poliorcète avaient pensé à une hégémonie et à des conquêtes sur cette mer. Dans le passé, des princes spartiates et épirotes, comme Archidamos, Clénymos, Alexandre le Molosse et plus tard Pyrrhus, avaient tenté d'étendre leur domination sur les Grecs de l'Italie et de la Sicile.

Il n'est pas établi qu'Amilcar ait jeté son regard jusque là, mais, comme l'on sait, Philippe V de Macédoine, qui

méditait l'invasion de l'Italie à travers les Balkans, fut plus tard le meilleur allié d'Annibal. Il est en tout cas certain qu'Amilcar avait une idée très claire des sentiments que les Gaulois et les Ligures éprouvaient pour Rome.

Les Gaulois et les Ligures depuis deux siècles combattaient nombreux comme mercenaires dans les armées carthaginoises.

Ils avaient fait partie des troupes puniques en Sicile. Avec leurs petits navires, défiant les tempêtes, les Ligures poussaient hardiment jusqu'aux côtes de l'Afrique et au détroit de Gibraltar. Ils molestaient les Marseillais, vieux ennemis de Carthage. Magon, lors qu'il fit voile vers l'Italie, pour porter secours à son frère Annibal, débarqua comme chez des alliés aux plages des Ligures Ingauni. La supposition que la puissance navale des Ligures ennemis de Marseille fut favorisée par les Carthaginois, se présente naturellement à l'esprit.

La politique internationale d'Amilcar fut continuée par son gendre Asdrubal, qui, comme nous savons, chercha à s'affermir en Espagne plus par les alliances que par les armes.

A cause de l'intervention des Romains, son expansion se borna au cours de l'Ebre, et il n'est pas téméraire de supposer que lui aussi aspirait à occuper les passages des Pyrénées et à serrer de près les Marseillais, non seulement alliés de Rome comme autrefois, mais désormais protégés par la puissance de cette ville, accrue dans l'intervalle.

En deux mots, les desseins politiques d'Annibal ne furent pas le fruit exclusif de son esprit. Le grand stratège auquel son père fit jurer une haine éternelle au nom romain, hérita d'Amilcar, comme ses frères, les conceptions politiques. Le passage des Alpes ne fut pas conçu pour la première fois par Annibal. Il lui fut inspiré par les entreprises de son père et par les premières invasions

puniques, non réussies, à travers les Alpes maritimes, habitées par les Ligures. La perspicacité d'Annibal se révéla dans l'abandon du passage, qui avait été choisi pendant le gouvernement de son père, pour en essayer un autre, plus long sans doute, mais qui devait le conduire avec plus de sûreté au cœur des tribus gauloises.

De même, l'intervention des Scipions en Catalogne avait été précédée par des ambassades de la part des Romains. Ces derniers, profitant de l'amitié des colons Marcellais, d'Emporiæ et de Rhodæ, au pied des Pyrénées, avaient déjà conclu aussi d'étroits traités d'alliance avec Sagonte, au sud de l'Ebre, c'est-à-dire au delà du fleuve qui, selon les accords passés avec Asdrubal, aurait dû être la limite des empires communs ou, pour employer un terme moderne, des zones de protection et d'influence des deux puissances.

\*  
\*\*

Quelques auteurs anciens et un certain nombre de modernes ont glorifié le passage des Alpes, accompli par Annibal en l'année 218 avant Jésus-Christ. Il n'y a pas de doute : ce fut une entreprise préparée et conduite avec prudence et audace. Cependant, même sans nous arrêter à l'opinion de Napoléon, qui regardait cette entreprise comme moins difficile qu'on ne la jugeait généralement, il reste le fait que, selon les anciens, Annibal lui-même savait que de nombreuses armées gauloises avec des armes, des femmes et des enfants avaient plusieurs fois franchi la chaîne pour rejoindre la vallée du Pô.

De l'an 225 avant notre ère, date de la bataille de Télamon, à l'an 222, dans lequel Marcellus gagna la bataille de Clastidium, de nombreuses armées de Gaulois avaient traversé les Alpes pour venir au secours de leurs frères pressés par les Romains qui leur faisaient désormais une guerre d'extermination.

Annibal connaissait les sentiments de terreur et de

haine qui animaient réciproquement les deux peuples ; deux mois avant de tenter à son tour le difficile passage des Alpes, il envoya des ambassadeurs pour s'assurer l'appui et l'alliance des populations celtiques. Celles-ci à leur tour, informées de la prochaine arrivée d'Annibal, attaquèrent les Romains dans la vallée du Pô. Des chefs celtes allèrent à sa rencontre dans la vallée du Rhône, et des chefs celtes, après l'avoir ravitaillé en vêtements et en vivres, le suivirent pendant quelques jours le long du cours de l'Isère. Il faut ajouter que le passage des Alpes, pour lui, comme plus tard pour son frère Asdrubal, fut dans une certaine mesure rendu plus facile par l'or que le rusé Carthaginois avait emporté d'Espagne avec lui.

Annibal, par conséquent, (et cela révèle sa grandeur de stratège et l'étendue de sa culture) n'imagina pas seulement un plan hardi, mais il le conçut après mûre réflexion. Et il ne montra pas seulement qu'il connaissait le passage le plus commode pour arriver en Italie, mais, dans les différents moments de la guerre, il révéla une profonde connaissance de la nature du pays et de la conformation du sol. Il la révéla dans sa traversée des Apennins ; dans la bataille du Trasimène, en échappant, comme nous le savons, à la surveillance des deux armées consulaires qui l'entouraient des deux côtés, et en faisant tomber dans des embûches Flaminius auquel il ferma les débouchés de la petite vallée formée par le lac ; à Cannes, en choisissant opportunément le lieu et le temps qui devait être funestes aux ennemis.

Pour bien évaluer l'œuvre d'Annibal, il ne suffit pas de penser à la pénétration et à la prudence particulières de son esprit ; il est nécessaire de considérer dans quel milieu il s'était formé.

Annibal, selon les anciens, semblable au *Pœnulus* décrit dans l'amusante comédie de Plaute, connaissait toutes les langues ; il pouvait se faire comprendre directement de tous les soldats des différentes nations où était

recrutée son armée hétérogène. Il parlait punique, il connaissait les dialectes ibériques et latins, et surtout, comme les personnes cultivées de Carthage, il parlait et écrivait le grec.

Depuis plus d'un siècle, dès le temps de Denys l'Ancien, la religion et la culture helléniques avaient pénétré à Carthage. Des mercenaires grecs combattaient pour Carthage : le Spartiate Xantippe l'avait autrefois sauvée. Annibal avait auprès de lui des Grecs experts dans l'art militaire. Il confia aux Grecs Silène et Sosylos le soin de narrer ses exploits. Quoi encore ? Annibal écrivit en grec une histoire des guerres de Manlius Vulso contre les Gaulois d'Asie (188 avant Jésus-Christ) et, dans la grande inscription placée dans le temple de Héra Lacinia, il racontait ses entreprises en grec et en punique.

Annibal, du reste, pour attaquer les Romains, s'était inspiré des expéditions d'Alexandre le Grand et de Pyrrhus, dont il était l'admirateur, de même que Scipion, quand il fit l'expédition africaine, eut devant l'esprit les exploits de Denys et d'Agathocle et la stratégie d'Annibal lui-même.

Avec la sagesse et la prudence d'Annibal contrastaient l'ignorance et l'imprudence des généraux romains. Habiles et valeureux en bataille rangée, avisés dans la fortification et la défense des camps, ils étaient presque dépourvus de connaissances stratégiques et tactiques, sur lesquelles les Grecs avaient déjà composé des traités. A l'expérience qu'Annibal s'était acquise du sol de l'Italie, par le moyen d'explorateurs, de commerçants et de livres, s'opposait l'ignorance des consuls romains qui, comme Flaminius, marchaient à l'aveuglette à travers l'Etrurie, alors que depuis un siècle ce pays était conquête romaine !

Maïs à l'inexpérience romaine contribua aussi un autre fait. A la suite des récentes conquêtes politiques de la plèbe, le commandement militaire était alors confié à des

généraux démagogues : Flaminius avait obtenu le consulat plus à cause des lois agraires favorables à la plèbe que pour sa science militaire. Et Térentius Varro le vaincu de Cannes, était sorti de ces classes de marchands et de boutiquiers, que les Romains considéraient comme sordides. C'était un de ces Romains qui avaient donné la preuve de leur capacité stratégique surtout par l'audace avec laquelle ils attaquaient les chefs de la noblesse. Ce sont du reste des faits qui se répètent en tout temps. Les historiens de la France et de l'Italie pourraient citer d'autres exemples de chefs qui ont appris à monter à cheval seulement après les succès tribuniciens obtenus au milieu des foules.

Il serait vain d'insister sur les grandes qualités militaire d'Annibal, et de mettre en évidence que, si Fabius Maximus put pendant quelque temps l'arrêter, il n'y réussit qu'en imitant en partie son art et ses ruses. Mais ce qui est plus digne d'observation, c'est que Scipion lui-même ne dédaigna pas de se mettre à l'école de son grand rival. Cela est démontré, par exemple, par l'adresse avec laquelle, au siège de Carthagène, il sut tirer profit, comme Annibal en Italie, des informations topographiques qui lui avaient été fournies par les indigènes. Cela est prouvé aussi par les exercices et les évolutions équestres au moyen desquelles il dressa la cavalerie italienne à résister à celle des Puniqes, qui avait contribué d'une manière efficace aux victoires d'Annibal. Et par les ruses et les dispositions tactiques qu'il employa en Espagne et en Afrique, il montra qu'il s'était rendu maître du secret des précédentes victoires du grand Carthaginois.

Malgré la sagesse, l'audace, l'ampleur et la génialité de sa conception, l'entreprise d'Annibal ne réussit pas ; et peut-être n'est-il pas hors de propos de résumer en quelques mots quelles furent les diverses causes de cet insuccès.

Elles furent nombreuses. Certaines dépendirent d'Anni-

bal lui-même, d'autres, des conditions générales auxquelles il ne sut pas remédier.

Les anciens font plusieurs fois observer qu'avec la perfidie carthaginoise contrastait une grande loyauté du côté des Romains, de sorte que les alliances que faisaient ces derniers avaient, en général, plus de solidité que celles que contractait leur adversaire, peuple de commerçants qui profitaient de n'importe quel prétexte pour violer les traités qu'ils avaient jurés de mauvaise foi.

Déjà Polybe avait mis en relief que Rome se trouvait au moment le plus florissant de sa jeunesse politique, tandis que l'organisme carthaginois se trouvait déjà sur la pente de la décadence. Annibal ne put jamais compter sur l'appui des notables carthaginois, dont beaucoup considéraient son entreprise comme une aventure dangereuse.

Il était le représentant de ce parti jugé criminel, qui, en dépit de l'autre, dirigé par Hannon, avait préféré à la vie tranquille les conquêtes d'Espagne et l'expédition d'Italie. On lui marchandait des navires, des vivres, et on lui refusa les soldats avec lesquels, après Cannes, il aurait pu reprendre, en l'amplifiant, son offensive. Voici un fait qui ne manque pas de signification. Quand, après la bataille de Zama, les sénateurs se plaignirent amèrement de devoir déboursier un tribut de guerre considérable, Annibale se prit à rire sans pitié ; il railla leur douleur et leur reprocha leur refus de secours au moment où il allait abattre la puissance romaine. Carthage n'était pas digne de ce grand fils !

Le Sénat carthaginois avait mis plus de soins à envoyer des secours aux armées d'Espagne qu'à Annibal lui-même. Et cela se comprend. Pour ce peuple de marchands, il était plus important de conserver la possession de la péninsule ibérique que de combattre en Italie, où, non seulement il n'était pas aisé de ruiner la puissance continentale de Rome, mais où, au contraire, au lieu de mines,

il y avait un peuple nombreux de petits agriculteurs qui cherchaient à s'enrichir en combattant à l'étranger.

Il y avait aussi des causes qui ne dépendaient pas d'Annibal, et en partie non plus de ses concitoyens. Par l'effet du traité de Lutatius, qui avait mis fin à la première guerre punique, Carthage n'avait plus l'empire des mers. On lui avait concédé seulement un petit nombre de navires de guerre. La suprématie militaire était passée à Rome. Difficilement les armées puniques qui combattaient en Italie pouvaient être approvisionnées par Carthage.

Enfin, il y avait aussi une autre cause qui ne dépendait pas d'Annibal. Lorsque dans le Sénat de Carthage, Magon, frère d'Annibal, célébra la grandeur des victoires remportées par son frère en Italie, le vieil Hannon lui aurait, entre autres choses, fait observer que jusqu'alors aucun Romain ou allié de Rome n'était passé du côté d'Annibal. En réalité la confédération des trente colonies latines, les colonies maritimes de citoyens romains ne firent pas défection. Douze parmi les trente colonies latines les plus voisines de Rome, se montrèrent les moins tenaces. Épuisées par une lutte d'environ dix ans, en 209, elles refusèrent de nouveaux secours, mais elles ne trahirent pas Rome, comme en ce moment et dans la suite firent envers Carthage plusieurs villes phéniciennes.

Les anciens et les modernes ont souvent fait remarquer que la ligue latine qui était sortie des entrailles de Rome et du Latium était une solide union, fondée sur la rectitude des lois et des coutumes romaines. Elle ne pouvait pas être brisée par l'arrivée des mercenaires libyens et espagnols, c'est-à-dire par des nations primitives et parfois féroces. Elle était au contraire affermie dans l'amour de l'Italie par la perfidie et par la cruauté puniques. Et même, la fusion complète des races de la péninsule, qui conduisit à la fin à l'unité politique de l'Italie, fut déterminée par la longue et tenace résistance opposée à l'envahisseur étranger. Ainsi, dans votre propre histoire, l'idée

de la patrie naquit, au temps de Jeanne d'Arc, de la longue série d'épreuves et de misères imposées par la guerre de Cent ans au peuple de France.

\*  
\*\*

Mais à côté de ces causes et d'autres encore, créées par des conditions générales et par l'action séculaire de l'histoire, il y en avait aussi qui étaient inhérentes au plan et au caractère du général lui-même.

Nous avons déjà observé qu'Annibal, avec raison, avait compté sur la haine des Ligures et des Gaulois contre les Romains. La Gaule Cisalpine avait été subjuguée depuis peu d'années. Les Gaulois supportaient mal les colonies de Plaisance et de Crémone fondées à peine quelques mois avant le passage des Alpes par Annibal. C'est pourquoi le grand Carthaginois tabla sur la défection d'une partie des indigènes et des cités grecques du Midi.

Il compta cependant trop sur les populations celtiques de la vallée du Pô, et sur celles de l'Etrurie et d'une partie de l'Ombrie. Les Gaulois Cisalpins visaient seulement à secouer le joug romain chez eux, mais ils n'avaient pas l'intention de suivre le chef Carthaginois dans de dangereuses invasions hors de leurs terres. Annibal, comme nous savons, fut obligé de les faire avancer par force, les faisant précéder de l'avant-garde, et pousser aux épaules par la pointe des épées des guerriers des autres nations.

Quant aux Etrusques, il ne prévoyait pas que leurs anciennes vertus militaires se fussent éteintes : alors, comme par la suite, les Etrusques restèrent dans l'expectative. Ils ne firent rien pour lui porter un secours efficace. Dès cette époque ils dormaient déjà ce long sommeil politique dans lequel ils restèrent plongés pour bien des siècles.

La haine pour Rome dominait, certes, chez les tribus des Samnites, mais elles ne suivirent pas toutes l'envahisseur. Devant celui-ci se réveilla, chez les Petri et les

Marses, le naturel orgueil des peuples des montagnes. C'est en vain qu'Annibal parcourut les Abruzzes, le cœur de l'Italie. Même là où il n'y avait pas de colonies latines, et même quand ils avaient le désir de se libérer de la suprématie romaine, les peuples de l'Italie centrale ne firent jamais alliance avec l'étranger, et ils eurent le sentiment de l'indépendance de la patrie.

De plus, toutes les cités grecques de l'Italie méridionale ne se donnèrent pas à Annibal. Il eut, sans doute, Tarente, et Capoue, qui stipulèrent cependant leur indépendance, plus tard Métaponte, Crotone et Locres ; mais Naples et Rhégium, ainsi que Cumes, restèrent fidèles à Rome, et empêchèrent les Carthaginois de se servir de leurs rivages maritimes.

Une partie de l'Apulie, de la Lucanie et du Bruttium passa à Annibal. Arpi et Salapiae lui furent fidèles tant que le sort de la guerre lui sourit, pour lui échapper quand la fortune lui fut contraire.

Les anciens affirment qu'Annibal, discutant avec Antiochus III de Syrie sur la manière dont on devait faire la guerre aux Romains, soutint qu'on devait l'envoyer lui seul avec une armée en Italie. Rome, affirma-t-il, ne pouvait être combattue qu'avec les forces des Italiens, et maintenant qu'il connaissait la péninsule mieux que quand il l'avait envahie la première fois, il se croyait sûr de la revanche.

Il n'y a pas de raisons pour douter d'un tel fait. Annibal désirait renouveler son duel avec Rome sur le sol italique, où il n'aurait pas subi le contrôle de la cour du roi de Syrie. Il n'est cependant pas certain qu'il y aurait trouvé des défections plus étendues ou plus profondes que précédemment.

Il se trompait s'il croyait pouvoir compter sur la révolte de quelques-uns des Etrusques qui, même après la bataille du Métaure, dans l'attente de l'armée du Barcide Magon, se montraient prêts à se soulever ; ce n'aurait été

que la défection d'une petite partie de ce peuple, car, dès l'année précédente, toutes les cités de l'Etrurie maritime, et jusqu'aux Arétins, chez lesquels il y avait eu un peu de mauvaise humeur contre les Romains, avaient montré la plus grande ardeur pour favoriser l'expédition africaine de Scipion. Les Etrusques du centre, favorables à Annibal, ne devaient pas être bien à craindre : la présence de deux légions et la menace de procès et de punitions avaient suffi naguère pour les tenir en respect.

L'erreur fondamentale d'Annibal sur la résistance que Rome pouvait opposer (erreur déjà commise par Pyrrhus) détermina la ruine de tout son plan.

Pendant ces années et encore plus dans les années suivantes, Annibal rôde comme un lion dans l'Italie centrale, avec une armée de vétérans libyens et espagnols qui diminue de jour en jour. Il n'a pas assez de forces pour tenter d'assiéger des villes. Tarente, Capoue et Syracuse s'étaient données spontanément à lui ou aux siens. Il tenta en vain de prendre Rome, Naples et Rhégium, comme il avait en vain assiégé Plaisance et Spolète, et il ne put se porter au secours de Syracuse assiégée, puis prise par Marcellus. Il n'a pas de forces suffisantes pour faire lever le siège de Capoue entourée par les Romains. Il manque de moyens de ravitaillement, et l'armée carthaginoise perd son temps ou à prendre des villes et des bourgs de faible importance, comme Nucérie, Acerrae ou à ravager les campagnes pour se refournir de vivres, ou, simplement, à chercher du butin. Il n'y a pas de raisons de mettre en doute la tradition livienne, qui affirme que, si les consuls romains avaient continué à suivre la tactique de Fabius Maximus, lequel évitait de combattre et cherchait seulement à paralyser les fourrageurs, Annibal aurait été obligé en peu de temps d'abandonner l'Italie centrale et de retourner dans la Cisalpine.

Les seules chances sur lesquelles Annibal pouvait compter pour la réussite de son plan étaient donc placées dans

l'envoi de secours par Carthage, ou dans les nouvelles recrues espagnoles qui lui étaient préparées par son frère Magon, et surtout dans l'espérance que son autre frère Asdrubal pourrait réussir à le rejoindre en passant les Alpes.

La bataille du Métaure (207) fit tomber ce dernier espoir, et Annibal, resté inactif pendant l'année 206, se retira définitivement dans l'extrême région de l'Italie, le Bruttium. Cette retraite avait du reste commencé entre l'an 211 et l'an 209, après la malheureuse tentative de faire lever le siège de Capoue et de marcher sur Rome, après la perte de Arpi de Salapiae, des greniers de l'Apulie et de Tarente reprise par Fabius.

Les anciens affirment (et nous ne voyons pas de raison pour douter de ce qu'ils disent) qu'en l'an 211 Bostar et Hannon, qui commandaient la garnison punique préposée à la défense de Capoue, écrivirent à Annibal, non seulement sur un ton libre, mais même avec âpreté, pour lui reprocher sa retraite chez les Bruttians, tandis que Capoue et la garnison punique allaient tomber aux mains des Romains. Ses deux lieutenants lui rappelèrent que son entreprise n'avait pas été faite avec l'intention de se rendre maître de Rhégium ou de Tarente, mais bien d'abattre la puissance de Rome.

En réalité, le projet de la marche sur Rome ayant échoué, Tarente et Capoue étant retombées au pouvoir de Rome, le dessein d'Annibal était condamné. Il n'avait pas de forces suffisantes pour affronter un gigantesque ennemi, vigoureux non seulement par le nombre de ses colonies, de ses alliés et de ses combattants, mais solide et tenace par son union politique et morale.

Annibal avait entrepris l'expédition d'Italie en dépit des *optimates* de Carthage, de la même façon que son père avait entrepris la conquête de l'Espagne avec une armée de parti. Amilcar et son gendre Asdrubal, en violation de la constitution s'étaient procuré un pouvoir per-

sonnel, on peut dire royal, en Espagne. Annibal n'ignorait pas qu'à son retour dans sa patrie, chargé de lauriers infructueux, mais sans aucun succès politique, il serait accusé et puni.

On peut se demander si dans les dernières années de son séjour en Italie, comme son père Amilcar et son beau-frère Asdrubal, il ne cherchait pas à se constituer un empire personnel dans le Bruttium — en même temps qu'il différât son inévitable retour et le procès qui l'aurait suivi.

Ebauchant un état à son profit au milieu des forts et féroces Bruttiens, il prenait ses précautions contre l'ennemi et contre les accusations de ses concitoyens, et en même temps il constituait un noyau politique qui servirait à limiter et à repousser le pouvoir des Romains, et dans la suite, au moment opportun, à les attaquer.

Dès le commencement du cinquième siècle, du temps d'Anaxilas de Rhégium jusqu'à celui de Denys et d'Agathocle, quelques villes grecques du Bruttium et les Bruttiens eux-mêmes, pour s'opposer à la puissance de Syracuse, avaient plusieurs fois noué des relations avec les Carthaginois. Nous manquons de données suffisantes pour établir la série des pensées qui s'agitèrent dans l'esprit d'Annibal ; mais, qu'il eût connaissance du fait ou non, en tout cas il rétablissait une situation politique qui rappelait en partie celle des siècles passés.

Mais quand même il aurait eu l'espoir de conserver un empire personnel au milieu des Bruttiens, cet espoir fut anéanti par le courage et la fortune de Cornelius Scipion, qui en l'an 206, pouvait se vanter d'avoir complètement libéré l'Espagne des Carthaginois.

Dans la même année 206, pendant laquelle Scipion, élu consul, réussissait contre la volonté de Fabius Maximus à obtenir le commandement de l'expédition africaine, Annibal, dans le temple de Héra Lacinia, près de Crotone, fai-

sait graver sur une table de bronze le souvenir de ses exploits. Il sentait qu'il avait terminé le plus grand cycle de sa glorieuse activité. C'était son testament politique. Peu après il préparait les navires pour tenter en Afrique sa dernière chance. Il comprenait que ses concitoyens, reconnaissant en lui l'unique chef qui pouvait les défendre, devaient bientôt le rappeler dans sa patrie.



Les noms d'Annibal et de Scipion nous amènent naturellement à une comparaison. Au sujet de ces deux personnages nous connaissons seulement les jugements des historiens romains. Celui du Grec Polybe, à cause de son amitié avec les Scipions, peut sembler à quelques-uns partial. Un examen serein des données anciennes justifie cependant les paroles de l'historien de Mégalopolis, quand il déclare qu'Annibal était regardé comme cruel par les Romains et comme avare par ses concitoyens. Si l'on considère la loyauté avec laquelle Tite-Live, historien impartial, met en relief les hautes qualités personnelles et militaires d'Annibal, nous n'avons pas de raisons de lui refuser notre créance quand il parle de son « *inhumana crudelitas, perfidia plus quam Punica* ». Annibal, raconte Polybe, évitait de se trouver au siège des villes avec son compagnon d'armes Magon, surnommé le Samnite, pour ne pas entrer en discussion sur le partage du butin, car tous deux étaient égaux en dignité. Toute la tradition est là pour confirmer la rapacité d'Annibal. Son avidité pour l'argent, son désir de se réserver une grande partie du butin, son marchandage sur les rachats des prisonniers, digne d'un sordide marchand, sont réellement des taches qui, comme sa perfidie, rapetissent la grandeur d'Annibal.

Certainement du point de vue diplomatique l'habileté de l'un fut égalée par celle de l'autre. L'alliance de Scipion

avec Massinissa équivaut à celle d'Annibal avec Philippe V.

Des textes de Polybe, qui avait fait des recherches détaillées sur ce sujet, il résulte du reste qu'Annibal, en face des ennemis, n'eut jamais une attitude définie une fois pour toutes. Il fut plus ou moins cruel selon les circonstances ; il subissait des influences contraires selon les compagnons d'armes qui le conseillaient.

Si du point de vue moral la figure du grand Carthaginois est discutable, la figure du patriote et de l'homme de guerre reste inaltérée.

Par Tacite, nous savons qu'il y avait des historiens des guerres puniques qui glorifiaient les actions des Romains et d'autres qui exaltaient celles des Carthaginois. Si ces derniers historiens nous étaient connus, nous aurions probablement à modifier quelquefois les versions qui nous restent. Cependant, sur le caractère punique, la tradition gréco-romaine est parfaitement concordante. Dans l'état où en sont nos connaissances, il serait donc arbitraire de soutenir, comme on l'a récemment affirmé, que le gouvernement de Rome avare et oppressif était plus odieux que celui de Carthage.

L'avarice et la mauvaise foi propres aux Puniques compromirent en grande partie les résultats politiques d'Annibal.

On a dit quelquefois que, considéré du point de vue militaire, Scipion est inférieur au grand général carthaginois. Mais la prise de Carthagène, les batailles de Baecula et d'Ilipa, en Espagne, la campagne d'Afrique ne justifient pas ce jugement. Et si Scipion laissa Asdrubal s'échapper d'Espagne, Annibal non plus ne réussit pas dans sa marche sur Rome, et ne parvint pas à faire lever le siège de Capoue.

Mais du côté moral la figure de Scipion l'emporte sur celle de son rival. Le *dirus* Annibal, semblable aux autres chefs Carthaginois, ne sut pas s'attacher d'une manière

durable les alliés étrangers, et il se montra sévère à l'excès dans la punition des rebelles. Scipion, si prompt au contraire à pardonner aux peuples qui manquaient à leurs pactes, par sa douceur et sa générosité savait se concilier les cœurs des alliés. Il ne fut pas inférieur à Annibal dans son amour pour la patrie : il fut un vrai représentant de cette *bona fides* des hommes politiques romains, qui malheureusement diminua progressivement dans la génération suivante.

On a récemment affirmé qu'Annibal surpassa Scipion en magnanimité. La tradition qui nous est parvenue est unanime à affirmer le contraire. L'humanité d'Annibal qui se propose de vaincre Eumène en faisant jeter dans son bateau des vases pleins de serpents venimeux me fait penser à l'humanité de ceux qui dans la récente guerre mondiale ont attendu la victoire des gaz asphyxiants.

La générosité d'âme de Scipion apparaît au contraire dans le fait qu'il s'opposa à ce que Rome persécutât Annibal, vaincu et exilé. Cela, faisait observer Scipion, *non erat e dignitate populi romani*. Combien moins grande est la figure de Wellington, qui, après avoir vaincu Napoléon, le laissa emprisonner sur le rocher désolé de Sainte-Hélène.

Sur un seul point les deux grands capitaines furent égaux : dans le malheur. Tous deux furent victimes de l'ingratitude de leurs concitoyens, tous deux payèrent leur grandeur par l'exil.

Scipion est le type le plus parfait de cet âge vigoureux qui représente la jeunesse de la race romaine, et qui par ses magnanimes sacrifices, supportés pendant les guerres puniques, jeta les fondements de l'empire mondial. Dans tout le cours de l'histoire romaine, il n'y a pas de figure supérieure à celle de l'Africain. Soldat magnifique de courage, général audacieux et prudent à la fois, diplomate avisé, âme douce et esprit cultivé, Scipion fut et se présente à nous comme le pur représentant de cette politique

universelle, qui après avoir subjugué l'Afrique, conduisit à la prépondérance italienne en Orient.

Scipion fut en même temps le grand partisan de la culture hellénique à Rome. Rome n'eut jamais un citoyen plus illustre par la noblesse de ses actions et de ses pensées, et cela fut bien compris, après les historiens anciens, par François Pétrarque, qui, en racontant ses exploits, espérait obtenir cette gloire immortelle qui lui est venue, en fait, de ses vers d'amour.

Parmi les modernes, le nom de Scipion, sinon sa gloire, a été surpassé par celui de Jules César. Scipion était un *optimas*, citoyen d'une république où prévalaient encore des tendances aristocratiques. César, quoique patricien, fut l'interprète des foules, et c'est par leurs suffrages qu'il fonda l'empire et le césarisme. Rarement les foules applaudissent à la grandeur aristocratique ; elles battent des mains à ceux qui les flattent et les dominant.

---

### III. — LES GUERRES PUNIQUES EN ESPAGNE

---

Dans l'histoire des guerres puniques, l'Espagne a une importance spéciale. Là s'élaborèrent les forces avec lesquelles Annibal et ses deux frères, Asdrubal et Magon, attaquèrent l'Italie ; grâce à la conquête de l'Espagne, Cornélius Scipion jeta les bases de la revanche et du triomphe romain en Afrique.

Sur ce chapitre, l'étude analytique n'est pas terminée. Le domaine des recherches critiques n'est pas encore épuisé, et si des archéologues de valeur, comme MM.

Pierre Paris, Pedro Bosch, Ramon Mélida Vives, Antonio Blasquez, ont savamment étudié la préhistoire, la topographie, la numismatique, il y a encore une ample matière de recherches tant sur la géographie historique que sur les sources littéraires. La narration des historiens anciens n'est pas toujours très claire.

Ayant été invité par mon éminent confrère, M. Glotz, à écrire sur la période des guerres puniques, j'ai jugé nécessaire de faire un voyage scientifique dans la péninsule ibérique, pour mieux saisir la valeur des textes anciens.

Grâce à une première enquête, accomplie sur le terrain au printemps de cette année, je crois avoir mieux compris toute une série de problèmes. Je vois toutefois la nécessité d'un second et prochain voyage, pour m'expliquer clairement comment dans cette péninsule se développèrent les conquêtes et les civilisations puniques et romaines.

\*  
\* \*

En se dirigeant vers l'Italie pour attaquer les Romains, Annibal avait conçu le projet de les faire assaillir simultanément au Nord et au Nord-Ouest par les Gaulois et les Ligures, en Orient par les Illyriens et les Macédoniens, en Occident par les forces que lui et ses frères avaient déjà recrutées et qu'ils continueraient à rassembler en Espagne.

Les attaques de Philippe V que, en l'an 211, les Romains contrebalancèrent par l'alliance avec les Etoliens, cessèrent, comme nous savons, par la paix de Phénicé (205 avant Jésus-Christ). Et les Romains, une fois l'ennemi isolé, l'attaquèrent d'une manière définitive et le vainquirent, cinq ans après Zama, à Cynoscéphales (en l'an 197 avant Jésus-Christ). Les Gaulois de la vallée du Pô continuèrent plusieurs années encore après Zama, aidés plus ou moins secrètement par les Carthaginois, à molester les Romains. Mais cette guerre n'eut pas d'autre résultat que

de pousser les Romains à étendre de plus en plus leur domination vers le pied des Alpes.

La conquête et les préparatifs faits en Espagne devaient à la fin devenir funestes à Carthage. De même plus tard, au temps de Wellington et de Napoléon, l'Espagne deviendra le premier théâtre des luttes dont le développement aboutira à la bataille de Waterloo.

\*  
\* \*

Nous avons déjà eu l'occasion de dire pour quelles raisons Amilcar, mal vu et menacé par le parti sénatorial, après s'être formé une armée, partit pour l'Espagne, où dès avant la première guerre punique, les Carthaginois, au dire de Polybe, s'étaient procuré des possessions d'une certaine étendue. Là, dans les neuf années qui lui restèrent à vivre, il élargit tantôt l'hégémonie, tantôt l'empire punique en soumettant les Turdétans de la Bétique et les diverses peuplades du centre, en fondant Lucentum, dont il fit sa capitale.

Asdrubal, son gendre et son successeur, comme nous savons, changea en partie de politique. A l'usage exclusif des armes, il allia la finesse diplomatique, assez fréquente dans la race punique. Il étendit ses alliances à beaucoup de princes indigènes, et en même temps il fonda Carthagène, où il se construisit un palais somptueux, que les Anciens appelaient royal ; après avoir passé des accords avec les Romains, il étendit jusqu'au cours de l'Ebre la limite des zones placées sous la domination ou sous la prépondérance punique. Pour réussir dans la politique des accords, il épousa la fille d'un prince indigène. La fameuse tête dite la Dame d'Elche, qu'aujourd'hui, grâce à M. Pierre Paris, nous pouvons admirer au Louvre, ornée de bijoux de style phénicien, nous offre selon toute vraisemblance l'image d'une de ces princesses ibériques.

Annibal à son tour épousa la fille d'un roitelet ibérique,

et le fait que sa femme était originaire de Castulo, où étaient les plus riches mines d'argent, ne manque pas de signification. Carthagène aussi, la capitale de l'empire punique, était entourée de remarquables mines de plomb argentifère. Dans l'antiquité, comme de nos jours, l'Espagne était le pays d'Europe le plus abondant en minerai de ce genre.

Par ailleurs une autre information digne de remarque nous a été conservée : Annibal, avant de partir pour l'Italie, s'assura le revenu considérable des mines espagnoles, qui devaient lui permettre d'enrôler des milices mercenaires et de faire face aux énormes dépenses de guerre auxquelles il s'exposait. De même dès qu'il fut arrivé dans la vallée du Pô, il s'empara de Victumulæ près de Verceil, un des centres les plus importants du commerce italien de l'or, que l'on recueillait surtout dans les rivières alpestres. Annibal, comme son père, pensait, autant qu'au trésor public, qu'à sa fortune personnelle, qui fut très considérable, telle qu'elle convenait à un prince et non à un particulier. Cette excessive richesse lui fut reprochée par ses concitoyens, quand plus tard ils tentèrent de le poursuivre en justice.

\*  
\*\*

Annibal partit pour l'Italie après avoir subjugué toutes les côtes maritimes jusqu'à Sagonte et à l'Elbre, et après avoir imposé dans la suite par ses victoires la prépondérance punique aux populations intérieures des Olcades, des Vaccéens, et jusqu'aux Carpétans eux-mêmes, ce qui revient à dire jusqu'aux régions du Douro et de Salamanque et à la chaîne du Guadarrama, qui limite au Nord la plaine de la Nouvelle-Castille.

Sur les côtes, qui, de Carthagène et du Cap de Palos, vont à Barcelone, s'élèvent par intervalles près de la mer quelques collines isolées comme Alicante, Dianium et Sagonte, dont quelques-unes par leur position, tout en favorisant

les commerces maritimes, sont aptes à lier, grâce au cours des fleuves, des relations vers l'intérieur, et à surveiller militairement les abords et les voies maritimes.

Les Sagontins étaient très probablement unis par des relations d'amitié avec les Phocéens de Marseille et avec leurs colonies des Pyrénées. De ce fait, et non d'un pur jeu étymologique d'érudits venus plus tard, procède peut-être la légende que leur ville aurait été fondée par les Grecs de Zacynthe et par les Rutules d'Ardée. Aussi bien leur prétendue origine rutule peut avoir une signification historique. Elle fait peut-être allusion aux liens qu'ils auraient formés avec les peuples du Latium, après que Marseille, qui sur les côtes espagnoles avait des colonies et des intérêts commerciaux, attaquée par les Puniques et les Ligures, se fut rendu compte de plus en plus de la valeur de ses anciennes relations avec les Romains.

Les Étrusques, autrefois intimes alliés des Carthaginois dès l'époque antérieure à la conquête romaine, avaient fait voile vers l'Espagne quand leurs alliés les empêchèrent de visiter une île prospère par ses produits et son climat (Gadès peut-être), dans laquelle en cas de malheurs internationaux ils auraient pensé établir le siège de leur nouvelle patrie. Il n'y a rien d'étrange, après tout, si les Étrusques et d'autres peuples de la côte italique ont eu des rapports avec les Sagontins, analogues à ceux qu'entretenaient les Ligures avec les Carthaginois des côtes d'Espagne.

Est-ce à cause d'un litige de frontière ou de la concurrence maritime ? Toujours est-il que les Sagontins rivalisaient avec les Turdétans de la Bétique, sujets ou tout au moins confédérés de Carthage. C'était un excellent prétexte fourni à Annibal pour attaquer leur ville, située dans une position formidable qu'il ne pouvait pas éviter, et d'où il eût été facile de s'opposer à sa marche vers les Pyrénées. Les Sagontins ayant dénoncé la sujétion et même étant sortis de la neutralité, Annibal, après un siè-

ge de huit mois, prit et détruisit, comme on sait, leur citadelle.

Les anciens et, à leur suite, les modernes ont écrit de nombreux mémoires pour discuter si la manière d'agir d'Annibal a été correcte et si l'intervention romaine était justifiée ou non.

Dès le temps d'Asdrubal, beau-frère et prédécesseur d'Annibal, on avait établi que l'Ebre devait être la limite des deux empires, punique et romain, et qu'on devait respecter réciproquement les alliés des uns et des autres. Mais Sagonte était au sud de l'Ebre et, à moins de dérogation spéciale, cette ville aurait été comprise dans la zone d'influence punique. Cette question ne peut pas se résoudre. Les deux traditions, la romaine et la punique, furent dictées par un esprit national et nous autres modernes, nous ne possédons pas le texte des traités.

L'historien, qui étudie avec sérénité les événements, ne donne pas du reste une valeur exclusive aux documents diplomatiques. Dans les temps anciens, comme dans les modernes, aucune publication diplomatique ne met pleinement au courant des engagements pris par les diverses puissances et des responsabilités qui en dérivent. Chaque contractant a son intérêt à cacher ou tout au moins à ne pas mettre en évidence ce qui peut donner tort à sa thèse. Et puis, au point de vue de l'histoire politique, plutôt que de faire une oïseuse discussion sur des documents dont nous ne connaissons pas exactement le contenu, il vaut mieux saisir quelles raisons, quels intérêts généraux déterminèrent les faits essentiels qui créèrent et dirigèrent les événements. Les raisons essentielles qui firent naître le différend et la guerre de Sagonte, dérivent du fait que les Romains, grâce à leur précédente amitié avec Marseille et les cités phocéennes, avaient des intérêts commerciaux à Sagonte aussi. De plus, Rome surveillait déjà les manœuvres des Carthaginois, qui, en Sardaigne, en Corse et en Ligurie, excitaient leurs anciens sujets ou alliés contre

les Romains. D'autre part, les Carthaginois, dès le temps d'Amilcar Barca, avaient conçu le plan d'attaquer l'Italie en partant de l'Espagne, et, en 230, comme nous l'avons vu dans la conférence précédente, ils avaient envoyé des secours aux Ligures qui combattaient contre les Romains.

Quels qu'aient été les accords diplomatiques fixés entre eux, le choc entre les Carthaginois et leurs rivaux, à travers les Pyrénées et la route des Alpes, était inévitable.

Ce n'était plus qu'une question de temps et d'opportunité.

\*  
\* \*

Parti en 218, au commencement du printemps, de ses quartiers d'hivers de Carthagène, Annibal, qui était arrivé en mai, sur les bords de l'Ebre, ne franchit pas immédiatement les Pyrénées, mais s'arrêta deux mois environ (Juillet et Août) au milieu des Illegètes et des Asétans, les plus fortes populations de la Catalogne et de l'Aragon modernes.

A première vue, cet arrêt semble inexplicable. La raison en est que dans les vingt années qui s'écoulèrent entre la première et la deuxième guerre punique (depuis 241 jusqu'à 218 avant notre ère) les Romains, avec habileté, peut-être aidés par les habitants d'Emporiæ, colons de Marseille, avaient noué des relations dans cette région.

Avant de partir pour l'Italie, Annibal voulut s'assurer la maîtrise du passage des Pyrénées. Il était nécessaire de le faire en vue des renforts qui devaient dans la suite lui venir de l'Espagne, pour arracher aux Romains un point d'attaque et de ravitaillement qui lui aurait ôté la possibilité de se ravitailler lui-même. Le chef carthaginois crut avoir réussi et, en conséquence, il déposa à Cissi le riche butin de guerre des Ibères et des Puniques disposés à le suivre en Italie. Il renvoya au contraire dans leur patrie les Celtibères qui ne voulurent pas l'accompagner. Episode qui nous fait penser à ces Castellans, successeurs jus-

tement des Celtibères, auxquels plus tard on reconnut le privilège de ne pas combattre hors de leur patrie.

De ce côté, les prévisions d'Annibal ne se réalisèrent pas. Les Romains, s'appuyant sur les Phocéens de Marseille et d'Emporiæ au pied des Pyrénées, dès l'année 218, purent transporter leurs forces sur la côte de la Catalogne. Tarragone, placée en deçà de l'Ebre, devint la citadelle des Scipions, et plus tard la capitale de l'Espagne citérieure.

Asdrubal, qui dans les années 208 et 207 réussit à franchir les Pyrénées, suivit peut-être une route différente de celle qu'avait adoptée son frère en 218. Quant aux princes Indibilis et Mandonius, les plus puissants de la région, s'adressant tantôt aux Carthaginois, tantôt aux Romains, ils ne montraient pas d'attachement et de respect pour la politique des uns ou des autres, mais, favorisant en apparence seulement la fortune inconstante des uns ou des autres, ils visaient toujours à leurs propres intérêts.

Dans la tradition romaine, la conduite de ces princes ibériques est représentée comme peu sûre, ou même perfide. Dans ce cas, elle est complètement explicable. Ils se rapprochèrent de Publius Scipion croyant que, une fois la sujétion punique secouée, ils réussiraient avec son aide à se rendre maîtres de la région en deçà de l'Ebre ; et ils s'éloignèrent de lui, quand, Scipion étant tombé malade, ils ne craignirent plus sa puissance. Ils se révoltèrent de nouveau quand, le général romain, ayant chassé de l'Espagne toutes les armées puniques, ils jugèrent que le moment était venu d'exercer leur domination sur les régions ibériques au Sud du fleuve. Comme nous le savons, leurs tentatives ne réussirent pas. Les deux proconsuls qui succédèrent à Scipion maîtrisèrent la révolte et capturèrent les deux audacieux roitelets espagnols.

La politique de la plupart des autres populations espagnoles, commune du reste à tous les peuples primitifs, était déterminée par des motifs divers et complexes : en premier lieu par le manque d'horizon politique, qui les

rendait incapables d'entrevoir quelle devait être l'issue finale d'une longue lutte. Et le manque d'horizon les conduisait à une sorte d'opportunisme, les poussait à profiter des circonstances et des vicissitudes du moment pour suivre selon le cas la fortune de l'un ou de l'autre des combattants.

Au fond de l'âme ibérique il y avait le désir de conserver une certaine indépendance, et d'entrer en guerre chaque fois qu'il y avait espérance de faire des razzias de bestiaux, ou de se procurer du butin ou de fortes compensations. C'est la même psychologie qu'on retrouve chez d'autres peuples primitifs de l'Europe, les Brutiens, les Eques et les Gaulois, par exemple ; c'est la psychologie qui a duré longtemps chez les tribus berbères. Le Numide Massinissa qui, comme Hiéron II, de Syracuse, eut une claire vision de l'avenir, et qui conserva pendant environ soixante ans une fidèle alliance avec Rome, représente une exception.

La psychologie des divers princes ibériques, qui luttèrent alors et dans la suite contre les Romains, était donc commune à tous les peuples primitifs, avides de butin et impatients du joug. De plus, elle était déterminée par la conformation géographique de la péninsule.

L'Ebre, la seule des grandes voies fluviales de l'Espagne qui, à l'opposé du Douro et du Tage, du Guadiana et du Guadalquivir, coule du Nord à l'Est et se jette dans la mer Méditerranée, a fait en sorte que de tout temps l'Aragon et plus encore, la Catalogne, ont constitué des régions qui, par leur langue et leurs traditions, s'éloignent beaucoup des autres parties de la péninsule ibérique. Les passages faciles des Pyrénées orientales vers la Méditerranée, la nature du terrain qui semble faire de la Catalogne une continuation du Perpignanais et du Roussillon, la grande aisance avec laquelle la civilisation grecque se propagea à partir des colonies marseillaises de Rhodae et d'Emporiae, tout cela conduisit naturellement à un développement civil et politique plus rapide.

On comprend comment les deux princes ilergètes pouvaient penser à la formation d'un état indépendant des Romains en même temps que des Carthaginois, et peut-être même à une suprématie sur les régions limitrophes de la péninsule ibérique, analogue à celle que Barcelone et la Catalogne, à certains points de vue, cherchent encore à exercer sur d'autres parties de l'Espagne. Et il est aussi manifeste qu'Indibilis et Mandonius cherchèrent à profiter du fait qu'ils dominaient le pays sur lequel devaient passer les armées des deux peuples rivaux.

\*  
\*\*

Même après son arrivée en Italie, les précieuses mines de la Bétique et de la Celtibérie continuèrent à fournir à Annibal des avantages importants. Les Celtibères avaient tout de suite constitué le nerf de son infanterie et ils continuaient à l'être. Annibal envoya plus tard Magon recruter de nouvelles troupes parmi eux. Il est permis même de penser que le cours de la deuxième guerre punique aurait été différent si Asdrubal, après avoir réussi à s'unir avec Annibal, lui avait apporté à temps le puissant secours des milices espagnoles.

Pour conserver à tout prix la possession de l'Espagne, Annibal avait pris diverses dispositions. Il y transféra, comme on sait, des garnisons africaines et il envoya les milices espagnoles moins sûres tenir garnison en Afrique. Grâce à Publius Cornélius Scipion, les dispositions d'Annibal échouèrent en Espagne comme en Italie.

En cinq ans, entre 210 et 206, Scipion se rendit maître de Carthagène, capitale de l'état punique ; vainquit les ennemis en plusieurs batailles comme celles de Baecula et d'Ilipa. Après avoir franchi la Sierra Morena, il s'empara facilement de l'Andalousie qui s'étend au pied de cette chaîne et conclut des accords avec les marchands phéniciens de Gadès. En l'an 206, Scipion pouvait finalement

écrire au Sénat qu'il avait chassé les milices carthaginoises de la péninsule ibérique. Après la conquête de l'Espagne, le général romain pouvait désormais penser à l'expédition d'Afrique qui devait obliger Annibal à abandonner l'Italie pour courir au secours de sa patrie. Celle-ci était en effet menacée par les armes de Rome et de l'africain Massinissa, que Scipion, avec son habile générosité, avait su transformer de dangereux ennemi en allié fidèle.

Des critiques modernes ont mis en doute que Scipion dès 206 ait cherché à se concilier en Espagne l'amitié de Massinissa, et qu'avant même d'avoir complètement subjugué la péninsule Ibérique il ait pensé à l'expédition d'Afrique. Pour notre part, nous ne trouvons rien d'incroyable et d'étrange dans la narration traditionnelle. Dans les premières années de la première guerre punique n'avait-on pas eu l'expédition en Afrique d'Atilius Régulus ? Et Scipion, admirateur d'Agathocle, ne pouvait-il garder son entreprise présente à l'esprit ? Une attaque en Afrique contre Carthage elle-même, n'était-ce pas peut-être la meilleure manière d'arracher Annibal de l'Italie ? Je ne vois pas les raisons pour lesquelles on devrait s'éloigner de la tradition antique ; et nous devons la suivre aussi quand elle fait allusion au vieux Fabius Maximus, obstiné partisan d'une politique devenue maintenant trop prudente. Tout porte à croire que Fabius Maximus, en s'opposant à l'expédition d'Afrique, était aveuglé par son attachement suranné à une stratégie qui n'était plus de mise et aussi qu'il jalousait la fortune et la gloire de son jeune concitoyen.

Nous sommes étonnés de voir Scipion, dans l'espace de seulement cinq ans, détruire l'œuvre d'Amilcar, d'Asdrubal et d'Annibal, et même réussir à serrer d'étroits liens d'alliance avec les Phéniciens de Gadès. Mais la surprise cesse, si l'on considère que l'œuvre de Carthage avant Amilcar s'était surtout bornée à exploiter les bassins miniers, comme celui du Guadalquivir, et à développer une pêche intensive sur les rivages qui, du détroit de Gibraltar

le long de la Bastétanie, vont jusqu'à Carthagène et Alicante.

Les généraux Barcides avaient pénétré jusqu'au cœur de la Castille, ils y avaient remporté des victoires et conclu des alliances. Cependant cette dernière phase de l'activité punique avait à peine commencé depuis une trentaine d'années, et elle n'avait pas de base solide à cause de la nature du terrain et du caractère des habitants.

L'Espagne, plutôt qu'en une série de petites nations, était divisée en un nombre infini de tribus, qui n'avaient pas la plus lointaine idée de la nationalité et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de l'individualité géographique de la Péninsule Ibérique, limitée ou déterminée par la mer et les Pyrénées. Ces tribus vivaient animées de haines mutuelles, et tout au plus, avaient-elles en commun, le dessein d'envahir et de piller les régions plus fertiles du Sud, où habitaient des populations moins guerrières, comme la riante Andalousie, possédée alors par les Turdules, riches et civilisés, mais devenus pusillanimes.

Parmi ces peuplades, comme dans le même temps au milieu des indigènes de l'Afrique et, à une époque plus récente, aux Indes occidentales, la pénétration politique s'accomplissait par les succès militaires et l'ascendant personnel. La prépondérance militaire imposait sans aucun doute de la crainte et du respect, mais chez les intrépides et tenaces Espagnols renaissait souvent, comme plus tard, au temps de la reprise de leur pays sur les Arabes, l'espérance de la revanche. Le succès le plus durable était assuré à celui des combattants qui savait s'attacher l'âme des tribus les plus puissantes, en exploitant habilement les rivalités des tribus mercenaires.

L'Espagne est devenue romaine autant par l'œuvre des Espagnols eux-mêmes que grâce aux légions. La première pensée de Scipion, qui imita en partie la politique d'Asdrubal, si diverse de celle d'Amilcar et d'Annibal, et devant qui, parfois se dressait l'exemple d'Alexandre le

Grand, fut de se concilier les esprits des divers roitelets espagnols, en leur rendant les otages que les Punique tenaient enfermés dans Sagonte ou dans Carthagène, en respectant les princesses qui avaient été faites prisonnières, en associant les Ibères à ses victoires. Politique qui ne fut pas toujours imitée par ses successeurs, mais qui fut par exemple suivie par son futur gendre Tibérius Sempronius, le fondateur de la ville de Graccurre dans la vallée de l'Ebre. Sempronius aussi, par sa valeur et par son habileté diplomatique, obtint que Tyrrus, un des principaux roitelets de la Celtibérie, d'ennemi se transformât en allié et sollicitât l'honneur de combattre avec les légions romaines. Dans d'autres circonstances encore, comme à propos de l'attitude de Quintus Metellus envers les fils du celtibère Rélogène, les anciens mettent en évidence la bonne foi des généraux romains envers les alliés ibères.

\*\*

Nous ne pouvons pas juger conforme à la sérénité de l'histoire l'œuvre de ce critique allemand qui, de nos jours avec une grande science, reconnaissons-le, mais avec l'âme hostile à la civilisation latine, a raconté l'histoire des guerres des Romains contre les Celtibères et les Numantins. Rome n'a pas combattu contre une nation espagnole unie par un sentiment politique. Chez les populations ibériques, l'idée de nationalité ne s'était pas encore formée et, en combattant contre des tribus espagnoles, les Romains eurent souvent pour alliés d'autres peuples de la péninsule elle-même. Ils luttèrent contre une infinité de petites tribus et de villes ennemies entre elles, et en faveur d'Espagnols contre d'autres Espagnols. C'est avec raison que Florus, historien romain qui était peut-être Espagnol de naissance, affirmait : « L'Espagne n'a pas combattu contre les Romains. elle a pris conscience d'elle-même et elle a senti ses propres forces après être devenue romaine. »

Scipion et les autres généraux qui, dans la suite, conquièrent la péninsule avaient naturellement pour alliées toutes les anciennes colonies grecques ou à demi hellénisées, comme Emporiae et Sagonte. Dans la suite s'unirent à eux les autres cités des côtes des Bastules et des Contestans qui avaient été fondées par les Phéniciens et par Carthage. Ces cités, comme les habitants de l'Andalousie, craignaient les invasions et les razzias des Celtibères, des Lusitaniens et des Vaccéens, en un mot de toutes les populations de l'intérieur et de la montagne. Les villes placées sur la mer et dans les plaines fertiles furent les alliées naturelles des successeurs de Scipion qui firent il est vrai, par conquérir l'Ibérie au nom de Rome, mais qui chaque année protégeaient le commerce et les récoltes de tous les alliés espagnols.

Et nous ne devons pas nous étonner si les cités puniques de la côte et même la riche et puissante ville de Gadès se sont soumises à la suprématie romaine. Les anciennes cités phéniciennes étaient surtout adonnées au commerce et s'occupaient de leurs gains particuliers. Aux marchands de Gadès il importait surtout de garder la tranquille possession des riches mines de Tartessos et des côtes du Portugal ; il leur importait d'avoir, pour ainsi dire, le monopole du commerce de l'étain et de la riche pêche sur l'Atlantique. Comme toutes les grandes villes commerçantes situées sur la mer dans l'antiquité, Gadès, qui se montrait jalouse, encore au temps de Cicéron, de son autonomie, voulut être gouvernée par ses propres lois, mais elle n'eut pas de difficulté à reconnaître la haute suprématie politique de la nation qui commandait sur le continent voisin.

Si Carthage, à côté de la fourberie du renard, révéla en plusieurs occasions la force du lion, cela tint non seulement aux éléments indigènes, qui modifièrent en partie son caractère, mais aussi au fait qu'elle avait été fondée dans des régions éloignées de ces vigoureuses puissances

continentales, qui menacèrent au contraire Tyr et Gadès. Pour des raisons analogues, Venise, défendue par ses lagunes, résistant aux Carolingiens et aux empereurs allemands, put suivre une politique plus offensive et conquérante que Gênes, obligée, au mois de mai de l'année 1685, d'envoyer son doge à Versailles présenter ses excuses au Roi Soleil.

Les problèmes fondamentaux pour les Gaditans étaient ou nombre de deux : vivre indépendants dans l'enceinte de leurs propres murs et exploiter librement leur commerce. Ayant vu que les Romains respectaient leurs cultes nationaux, leurs femmes, leurs possessions, les Gaditans ne firent pas de difficultés à conclure avec Marcius, le lieutenant de Scipion, ce favorable traité d'alliance qui durait encore à l'époque de César et de Cornélius Balbus, Gadès se comporta, de même que plus tard Utique à l'égard de Carthage, comme Gênes et André Doria en face de Charles-Quint.

Gadès continua à prospérer. Au temps d'Auguste cette ville était, comme Padoue dans la Vénétie, une des plus riches de l'Empire. Probablement le gouverneur romain lui assura des conditions meilleures que celles que lui avaient concédées pendant la deuxième guerre punique les chefs de l'avare Carthage.

Les origines nationales éveillent en certains peuples des sentiments d'orgueil indomptable et déterminent leur politique. Mais pour les villes commerçantes, après tout, les « affaires sont les affaires ». Gadès et Numance : voilà les villes qui représentent ces deux tendances opposées.

La situation de Scipion en Espagne rappelle par bien des points celle que, vers la même époque, Annibal trouvait en Italie. Tous deux, avec des armées relativement modestes, se trouvèrent au milieu de populations étrangères et presque toujours ennemies. Mais les résultats furent différents. Annibal, au bout de seize ans, se vit obligé de retourner dans sa patrie, après avoir parcouru en vain,

de l'Afrique à l'Espagne, de la Provence à l'Italie, tout le vaste bassin de la Méditerranée. Scipion, après six ans, assurait à son pays le commencement de la conquête de la grande péninsule Ibérique.

Il serait injuste de chercher la cause de cela exclusivement dans la capacité et dans le caractère des deux généraux.

Scipion combattait dans un pays où manquait le sentiment de l'unité nationale, où il trouva facilement des alliés espagnols contre des ennemis espagnols, où enfin, comme nous l'avons fait remarquer, depuis une trentaine d'années seulement, les armées carthaginoises commençaient à pénétrer dans les régions de l'intérieur. Annibal aussi, envahit une péninsule dans laquelle l'idée de l'unité politique ne s'était pas encore formée intégralement, et en arrivant il savait qu'il pouvait exploiter contre Rome la haine des Ligures et des Gaulois de la Cisalpine, autant que les rivalités et les inimitiés de la Campanie, des Sammites et des cités grecques. Dans la péninsule italienne, cependant, le centre était désormais solide. Autour de Rome gravitait le cycle des trente colonies latines qui de Paestum et de Bénévent s'étendaient jusqu'à Plaisance et à Crémone. Il y avait depuis des siècles des alliés sûrs parmi les Ombriens, comme à Camerinum et sur les côtes de l'Etrurie, comme à Pise. Depuis des siècles, parmi les Ombriens et parmi les Manses, une grande partie des populations de l'Italie connaissaient la ténacité et la valeur des légions romaines.

Mais ce ne fut pas seulement une question d'énergie et de force matérielle. Dans tout cela agirent aussi, et d'une manière notable, des forces morales. Annibal, excellent général et habile diplomate, était le plus pur représentant de cette astuce marchande qui se mêlait en lui à la grandeur militaire et, en outre, d'une insatiable avidité, il déployait souvent la cruauté qui lui était naturelle. Quel contraste avec ses rivaux italiens !

La période des guerres puniques ne doit pas être oubliée : c'est l'époque héroïque du peuple romain, rude, mais sain dans sa constitution sociale. Je sais très bien que cette assertion semblera naïve à ces critiques qui se sont arrêtés à recueillir les cas particuliers et qui en ont conclu que l'avarice et le désir de butin est une caractéristique commune à tous les peuples militaires de l'antiquité, et c'est à un tel but qu'au fond ont visé les armées victorieuses de l'époque suivante. Mais ce qui doit la faire prévaloir, ce qu'il est utile de constater, c'est que l'Espagne et les autres régions parcourues par les armées puniques n'auraient pas été gouvernées avec plus de douceur, si le génie d'Annibal avait prévalu sur celui de Scipion.

\*  
\*  
\*

Qu'on me permette d'insister sur ce point, parce que l'histoire de la conquête romaine de l'Espagne a été dans ces dernières années retracée par un savant allemand, qui n'a pas toujours allié à l'ampleur de la doctrine cette impartialité, cette sérénité d'intentions, qui est le caractère primordial de l'histoire sincère et authentique.

Sous les auspices des principales académies allemandes, avec la protection personnelle de l'ex-empereur d'Allemagne, Adolphe Schulten, l'érudit professeur de l'université d'Erlangen, a accompli, dans les années qui précédèrent la guerre mondiale, plusieurs voyages et explorations dans la péninsule Ibérique et il l'a parcourue tout entière pour des recherches scientifiques.

Ne mettant pas toujours en plein relief ce qui avait été cependant déjà fait par les érudits espagnols, il inaugura une nouvelle série d'explorations sur le sol de l'ancienne Numance. En racontant dans un livre savant et étendu les guerres romaines contre les Celtibères, qui amenèrent précisément la destruction de l'héroïque ville des Pélétons, il profita de toutes les occasions pour rappeler l'ava-

rice, les cruautés, la mauvaise foi des Romains. M. Schulten n'hésite pas à mettre en évidence la mauvaise foi publique du peuple romain, qui cependant, il l'admet, était remarquable pour sa *bona fides* privée.

En un mot, les fouilles et les études historiques de M. Schulten, publiées à la veille de la guerre, nous semblent écrites pour des raisons de pure propagande politique. Les études et les fouilles lui ont servi de prétexte pour favoriser, en accord avec le gouvernement et les académies de son pays, la diffusion de la culture allemande, et pour propager en Espagne de l'antipathie contre Rome et la civilisation latine.

Il a été facile au professeur d'Erlangen de recueillir des exemples de cruauté romaine, puisqu'Appien, dont le texte constitue notre source principale pour les guerres espagnoles, suit lui-même, selon toute évidence, un auteur défavorable à Rome et à Scipion Emilien. Les traditions romaines qui racontaient en détail ces événements sont malheureusement perdues et nous n'avons pas le moyen de contrôler jusqu'à quel point les narrations d'Appien répondent à la vérité, ou, pour mieux dire, quels faits et quelles circonstances servent à expliquer, sinon à justifier, quelques actes de cruauté et, si l'on veut, de mauvaise foi romaine.

Qu'il y ait eu des actes de cruauté, c'est un fait évident. Nous déplorons de même les actes de perfidie. L'attitude de Sulpicius Galba envers les Lusitaniens fut sans aucun doute perfide. Mais ces scélératesses ne furent jamais approuvées par le peuple romain. L'honnête Caton s'éleva publiquement contre Sulpicius, et si ce dernier réussit à échapper à la condamnation, il le dut aux alliances puissantes de sa famille et à ses grandes richesses. Cela, il est vrai, n'est pas digne de louange, mais quel est le pays, quelle est l'époque historique, où l'on n'a pas vu des faits même atroces, commis par des hommes ou des coteries puissantes, rester quelquefois sans punition ?

L'historien impartial qui recueille ces tristes exemples, ne passe pas sous silence les autres actes plus nombreux d'honnêteté dans le gouvernement et de clémence envers les vaincus.

Les vers célèbres de Virgile :

*Tu regere imperio populos, Romane, memento, etc...*

ne sont pas une pure expression de rhétorique. Ils sont vrais pour l'Espagne, comme pour toutes les autres provinces, et il n'y a aucune raison de douter des renseignements qui nous sont parvenus sur le désintéressement des deux frères Scipion, qui du butin espagnol ne voulurent retenir pour eux rien qui eût quelque valeur, ou sur les mérites de Tibérius Sempronius envers les Numantins, qui montrèrent leur reconnaissance envers son fils, le célèbre et honnête tribun de la plèbe.

\*  
\* \*

Si l'activité politique humaine dès le commencement de l'histoire s'était développée seulement à l'aide des arts de la paix, nous serions les premiers à déplorer la conquête de l'Espagne et des autres provinces, mais puisque par sa nature, et disons, si vous voulez, pour son malheur, la civilisation humaine s'est propagée assez souvent au moyen de guerres, il est injuste de faire un reproche aux Romains d'avoir versé du sang pour la conquête de peuples qui n'eussent évité leur joug que pour passer sous un autre, et qui leur ont dû la civilisation et la paix.

De la lecture d'Appien confrontée avec celle de Tite-Live et d'autres auteurs, il est en effet permis de conclure que l'Espagne fut honnêtement gouvernée non seulement par les Scipion, mais par d'autres consuls et préteurs : citons comme exemples Caton, Paul Emile, les Claudii Marcelli que les Espagnols choisirent comme patrons publics. Dans l'ensemble des narrations relatives à l'Espagne le rôle civilisateur de Rome apparaît en pleine lumière ; les

Romains visèrent essentiellement à pacifier des populations guerrières, parfois sauvages. Ils obligèrent les Celtibères, les Vaccéens, les Lusitaniens à déposer les armes, à abandonner les sommets de leurs monts inaccessibles pour habiter les plaines, à cesser les razzias dans les pays voisins, pour s'adonner eux-mêmes à l'agriculture.

Et dans ces entreprises ils ne furent pas seuls, mais ils eurent le consentement et parfois l'aide de ces nombreuses cités espagnoles qui, gagnées depuis des siècles à la civilisation, la voyaient sans cesse exposée aux invasions périodiques des Ibères de la montagne.

\*  
\* \*

Mais la crainte d'abuser de votre patience m'invite à hâter ma conclusion. Qu'il me soit permis seulement de faire remarquer que les guerres contre les fières populations du centre et du nord de l'Espagne durent quelquefois par nécessité être faites de la même manière que les campagnes contre les populations barbares des Alpes italiennes, qui infestaient les terres et sévissaient contre les populations de la Cisalpine.

Ces considérations se rapportent d'une manière spéciale aux Numantins. On a mis en relief des cas de manquement aux traités du côté des Romains, mais nous avons des données pour établir qu'en plusieurs autres circonstances c'étaient les populations celtiques qui, manquant aux traités établis, attaquaient traîtreusement les légions et provoquaient en conséquence de féroces représailles.

Numance fut abattue parceque sa population intrépide, héroïque, mais féroce, non seulement ne voulait pas livrer ses armes, mais par un brigandage assidu, harcelait et visait à s'assujettir les peuples voisins, alliés de Rome. Et la puissante Rome, qui n'avait pas été poussée à la conquête de la ville celtibérique par la convoitise de ses modestes ressources n'en garda pas le territoire, mais le céda aux alliés espagnols.

Tout patriote espagnol a le droit d'exalter l'héroïque défense de Numance, comme celle non moins héroïque de Saragosse au temps de Napoléon. Ces résistances intrépidés sont des symboles de vertus nationales, devant lesquelles les étrangers aussi doivent s'incliner. Mais les calomnies contre le vainqueur n'en sont pas autorisées pour cela ! La figure de Scipion Emilien n'est pas amoindrie par la répression sanglante. Je ne parle pas naturellement de sa gloire militaire. Je veux dire que la figure morale de ce grand personnage n'est pas obscurcie. Champion de désintéressement et de noblesse d'âme, il était le digne fils de Paul Emile, et le digne élève du grec Polybe, duquel il avait appris les plus nobles enseignements de la civilisation hellénique. Sa figure n'est pas moins belle que celle de son adversaire acharné Tibérius Gracchus.

Dans l'étude de l'histoire d'un peuple, il est dangereux de se fonder sur de simples épisodes. Il faut examiner tous les faits dans leur ensemble. Quelques actes de dureté militaire commis dans le Palatinat et dans le Piémont au temps de Louis XIV n'obscurcissent pas la figure de Turenne ou celle du bon Catinat. Ils ne nous autorisent pas à douter du caractère chevaleresque du peuple français.

On ne peut donner un jugement d'ensemble sur l'œuvre des Romains en Espagne qu'en tenant compte de la pleine romanisation accomplie dans toute la péninsule. Il est faux d'affirmer, comme M. Schulten, que la romanisation en Espagne fut représentée par les seuls colons romains et italiques, et qu'elle ne comprit pas de nombreux éléments indigènes. Plusieurs textes littéraires et épigraphiques prouvent exactement le contraire.

Les prisonniers espagnols, conduits par Scipion en Italie, y devinrent des citoyens romains. Le gouvernement romain ne devait pas être aussi cruel que le savant allemand l'affirme. Les Espagnols furent les premiers parmi les provinciaux, qui obtinrent l'honneur de donner à Rome des tribuns de la plèbe, des consuls et des triom-

phateurs de leur propre race. Avec Trajan et Hadrien, l'Espagne fut la première des provinces à voir ses concitoyens revêtus de la pourpre impériale. Les grandioses ruines de Tarragone, de Mérida et d'Italica nous démontrent combien de bienfaits le gouvernement romain a apportés aux populations ibériques.

\*  
\*\*

Et ce qui vaut pour l'Espagne, il est permis de le répéter pour d'autres provinces. Les bienfaits du gouvernement romain en Gaule, par exemple, qui mieux que votre grand Fustel de Coulanges a su les démontrer ? Et n'est-ce pas votre illustre Camille Jullian, qui, dans sa magistrale *Histoire de la Gaule*, a écrit qu'aux hommes d'autrefois l'empire romain « parut la conclusion providentielle de l'histoire des mortels ». (t. iv, p. 7).

Les Gaulois de jadis, qui devinrent les maîtres d'éloquence latine des Romains eux-mêmes, étaient assurément de cet avis ; et je pourrais terminer cette conférence en vous répétant les vers si connus du gaulois Rutilius Namatianus :

*Fecisti patriam diverjis gentibus unam, etc...*

Mais je préfère terminer en exprimant le souhait que les sentiments qui animèrent le Gaulois Rutilius se perpétuent dans les siècles. Dans l'intérêt commun des peuples latins, je souhaite que tous les Français, tous les Espagnols, tous les Italiens, laissant de côté les petites susceptibilités et les vieilles rancunes, se sentent, comme les frères d'une commune mère, tous destinés toujours à faire triompher dans le monde la civilisation de l'Europe occidentale.

ETTORE PAÏS.

---